lorsqu'elle se trouve connue ou admise, se trouve mentionnée chaque fois grâce à une abréviation. À l'intérieur des phrases s'insèrent, entre crochets ou parenthèses, de brèves indications ou explications. Pour ce qui concerne la traduction elle-même, elle se montre claire et précise, excepté parfois quand Solin lui-même ne l'est pas, par exemple dans le cas d'une formule particulièrement obscure sur les Esséniens, en XXXV, 9, les décrivant comme *maiestatis (...) prouidentia ad hunc morem destinati*, qui a été traduite et commentée de diverses façons, et a même parfois servi à ranger le *grammaticus* au nombre des chrétiens. K. Brodersen propose pour sa part « an ihren Tradition festhalten (...) durch Vorsehung der Erhabenheit », ce qui ne fait que transférer cette obscurité dans la langue allemande. Ainsi que nous l'indique le dernier de ses sous-titres, il a choisi de placer à la suite des *Collectanea* proprement dits un texte qui s'y trouve nommé *Norwegiana*, et qu'il signale comme figurant dans un manuscrit du XII^e^ siècle et dans un autre du XIV^e^. Ce texte, long de près d'une page et rédigé à la manière des chorographes latins, expose diverses particularités de quelques régions nordiques, qui y sont nommées *Halilande, Scotia, Goutlande, Yslande* et *Yrland*. Il s'agit en particulier de coutumes observées chez leurs habitants et de leur manière de concevoir le christianisme, ce qui prouve que ce texte ne remonte ni à l'Antiquité ni, à plus forte raison, à Solin, mais montre qu'on a pu juger bon durant le Moyen Âge de « mettre à jour » l'ouvrage de cet auteur, et fournit un témoignage de l'intérêt qu'il rencontrait alors. Le livre se termine par une bibliographie limitée à deux pages, où les auteurs anglo-saxons occupent une grande place, avec une certaine présence de références en langue française, italienne et espagnole. Elle est suivie d'un index, bienvenu et indispensable pour un ouvrage de cette sorte.

On observe donc dans ce livre une recherche de présentation destinée à faciliter et à guider la lecture mais aussi les consultations ponctuelles des *Collectanea rerum memorabilium*. K. Brodersen a pris le parti délibéré d'une édition dépouillée et très maniable, limitée au texte latin et à une traduction personnelle, sans notes bibliographiques et explicatives développées (on en trouvera en revanche, et souvent de grande ampleur, dans l'édition de F. J. Fernández Nieto, qui a choisi de n'offrir qu'une traduction, renonçant à fournir le texte latin). Rééditant à quelques détails près la seconde édition de Mommsen, et se plaçant donc dans sa continuité, il le fait sous une forme adaptée à la demande de la probable majorité des lecteurs et utilisateurs actuels de Solin, sans doute historiens plutôt que philologues. Dans cette perspective, et compte tenu de ces choix, le livre sera le bienvenu dans les bibliothèques de recherche et favorisera la consultation d'une œuvre encore trop souvent et injustement considérée comme un simple recueil d'extraits de la *Naturalis historia* de Pline l'Ancien.

Robert Bedon.

Histoire littéraire

Marie-Ange Julia (dir.), *Nouveaux horizons sur l'espace antique et moderne* (Collection « Scripta receptoria ») : Bordeaux, Ausonius éditions, 2015, 325 pages.

L'ouvrage ici recensé est le deuxième d'une collection opportunément lancée par les éditions Ausonius pour accueillir un champ d'études en pleine expansion : la réception de l'Antiquité. M.-A. Julia a réuni vingt études classées en treize (!)

chapitres, proposant chacun de confronter un « horizon » de l'Antiquité classique à un autre « horizon », ancien (« Horizon grec et hittite ») ou moderne (« Horizon grec et français »), d'un point de vue géographique (« Horizon latin et africain ») ou, parfois, thématique (« Horizon latin et cinéma »). Il s'agit de dégager tantôt des points communs, tantôt des contrastes.

Après une présentation de M.-A. Julia, J.-M. André fait ressortir certaines constantes de la *Weltanschauung* romaine concernant l'espace de la cité ainsi que les contrées inconnues. Dans les deux cas domine une conception à la fois rationaliste et conservatrice. — Cl. Brunet s'interroge sur le sens du voyage pour Ulysse (*Odyssée*) et Encolpe (*Satiricon*). Il est douteux qu'Homère ait assigné un lieu géographique précis à chaque étape du voyage ; le périple est plutôt d'ordre symbolique et impose à Ulysse des épreuves initiatiques qui le font passer du statut de héros à celui de mortel ordinaire. Dans le *Satiricon*, en revanche, Encolpe subit une suite d'avanies qui, loin de le transformer, s'apparentent à une errance, à une fuite perpétuelles. — M.-D. Joffre se penche sur le rôle du voyage, du lointain et de l'absence dans la progression dramatique des comédies latines (surtout Plaute) : retour du père ou du fils, voyage avorté… l'intrigue se nourrit d'un voyage, qui n'existe que par le récit, souvent habile et virtuose, notamment quand il est mensonger. Le voyage donne enfin lieu à des parodies de la tragédie ou de l'épopée. — J. Champeaux se demande qui sont les dieux païens d'Arnobe. On ne saurait parler à son sujet de religiosité africaine, puisque Saturne ou Vénus, par exemple, sont bien présentés sous les traits caractéristiques de la mythologie grecque, et non dans leur dimension locale. De fait, c'est bien l'hellénisme que se propose d'affronter le polémiste, et non pas seulement des rituels africains, moins redoutables pour le christianisme. De la même façon, pour l'espace humain, Arnobe ne s'intéresse que superficiellement aux marges de l'empire. Il se concentre là encore sur son cœur géographique et culturel, à Rome et en Grèce. — Ch. Guittard examine les prières des voyageurs dans le monde romain, à partir d'un corpus essentiellement littéraire (historiographie, comédie, *propempticon*) et fait ressortir l'angoisse qui se dégage de la plupart d'entre elles : crainte de ne pas revenir, condamnation des entreprises trop audacieuses, attachement à la terre sont les caractéristiques de suppliques dans lesquelles Neptune joue un rôle central. — É. Wolff analyse d'abord en détail un poème de l'*Anthologie latine* (197) faisant du cirque une image du cosmos et des cycles naturels, puis il propose une comparaison avec *Le Cirque bleu* de Chagall, qui s'assimile plutôt à une métaphore de parcours de vie individuels. — M. Poirier aborde trois textes (Hor., *Od*., II, 3 ; Liv., V, 41 ; Tac., *Ann*., XIII, 16) à travers une grille d'interprétation spatiale (opposition horizontal / vertical pour Horace ; pleins / vides pour Tite Live), qui fait appel à la technique cinématographique pour le troisième. — R. Poignault étudie le déroulement et les buts des voyages d'Hadrien, aussi bien dans les sources antiques que dans les *Mémoires d'Hadrien* de M. Yourcenar. En fin de compte, c'est peut-être à la fin de sa vie, dans sa villa de Tibur, qu'Hadrien aura fait les voyages les plus lointains et les plus profonds. — J. Haudry aborde les origines de la légende argonautique : il en rattache plusieurs éléments à la première et à la deuxième périodes de la tradition indo-européenne, et surtout au cadre de la société héroïque. — La toile de Pénélope est-elle une « ruse inutile » ou une « épreuve qualifiante » ? Pour A. Christol, ce stratagème, éventé au bout de quatre ans, n'est pas vain, si on l'examine à la lumière de certains mythes indo-iraniens : il permet à Pénélope de quitter sa condition de femme mariée pour devenir l'objet de la lutte des prétendants. Ce statut amènera le dénouement fatal aux prétendants : une épreuve décidée par Pénélope, à la fois enjeu et organisatrice de la joute, qui verra le triomphe d'Ulysse. — V. Faranton et M. Mazoyer entendent souligner la continuité symbolique de l'égide, du monde hittite à *Daphnis et Chloé* en passant par les peaux d'animal dans la mythologie.

— I. Klock-Fontanille s'intéresse à deux fleuves anatoliens : le Marassantiya et l'Euphrate, en comparant le point de vue des Hittites et des Grecs. Pour ces derniers, notamment Hérodote et Strabon, le fleuve délimite et structure l'espace ; pour les Hittites, ces fleuves ont un quadruple rôle bien différent : ils font office de connecteurs, de filtres protecteurs, d'opérateurs de tri et de régulateurs des échanges, tant il est vrai que ces fleuves sont avant tout perçus comme des lieux de passage. — J. Assaël compare la représentation de l'espace céleste dans l'*Hélène* d'Euripide et dans celle de Séféris. Les personnages d'Euripide mentionnent deux sphères bien distinctes : l'*éther*, zone immatérielle où résident les formes noétiques de l'être, et l'*ouranos*, zone intermédiaire entre la perfection éthérée et la décevante incarnation terreste. La pièce de Séféris se passe de nuit, et présente un monde céleste plus inquiétant, ne promettant aucun dépassement de sa mortelle condition. — L'étude de J.-P. Brachet reprend des points abordés dans son ouvrage paru en 2012, à propos du motif de la traversée de l'eau (en l'occurrence, celle du Tibre) par Horatius Coclès, Mucius Scaevola et Clélie. Dans les trois cas, la rive romaine est celle du Bien, de la vie ; celle qu'occupent les Étrusques représente le Mal, la mort. Coclès, qui se rattache au personnage typique du gardien (comme le dieu nordique Heimdall) accède après sa traversée à une forme d'héroïsation, matérialisée, dans un contexte séculaire, par sa mise à l'écart des charges civiles et militaires. La main perdue de Scaevola ressortit à un rite initiatique des héros accédant au royaume des morts, mais le fait aussi accéder à une forme d'héroïsation par le feu. Clélie trompe la vigilance de la Mort en parvenant à défaire ses liens, mais elle peut également s'assimiler à la figure du passeur, à celle, semblable aux Parques, de maîtresse du destin d'autrui. La fin de l'article analyse des épisodes analogues dans deux sagas islandaises. — P. Duarte s'intéresse aux savoirs maritimes acquis par les héros de l'*Odyssée*, de l'*Énéide* et des *Lusiades* de Camões. Plus que l'ingénieux Ulysse, accablé à l'époque d'une réputation de fourberie, c'est Énée qui s'impose comme modèle du Vasco de Gama des *Lusiades* ; tous deux sont du reste investis d'une mission. Face aux dangers de la mer, Camões accorde au pilote et à son expérience plus d'attention qu'Homère ou Virgile et attribue une double supériorité à son épopée : elle est véridique et, surtout, s'appuie sur des connaissances géographiques plus sûres que celles des Anciens. — M. Lasagna émet une série de remarques sur la remontée du fleuve chez Virgile, Apollonios de Rhodes, L'Arioste et Conrad. Chez Virgile, la remontée mène du mythe à l'histoire ; c'est le mouvement inverse chez Conrad, alors que le clivage n'existe pas chez L'Arioste (d'où une traversée aisée). — T. Taous livre un ample exposé, à la fois linguistique et poétique, consacré aux dénominations du champ de bataille dans l'*Iliade*, l'*Ilias Latina*, la *Thébaïde* et le *Roman de Thèbes*. Il n'existe pas vraiment de terme spécialisé, puisque toute plaine peut devenir champ de bataille. Les éléments permanents sont le sang, le poussière, la désolation. Pour le reste, l'étude comparative met en lumière certains facteurs particuliers pour le choix de telle ou telle dénomination : attitude du poète (positive ou négative) face à la guerre, paysage connu par l'expérience du poète ou encore contraintes génériques. — N. Cros et D. d'Almeida abordent le personnage du pirate chez Chariton (Théron) et chez quelques auteurs du XX^e^ siècle, en particulier t'Sterstevens et Mac Orlan. Accessoire chez le premier, centrale chez les seconds, la figure du pirate acquiert une épaisseur romanesque par son nom et par son rôle de narrateur. Ses talents de conteur et le caractère horrible ou merveilleux de ses aventures sur mer sont deux autres traits constants. — À partir de rapprochements plutôt ténus, I. Dejardin essaie de démontrer une influence des *Éthiopiques* d'Héliodore sur *La Princesse de Clèves*. — A. Boisseuil propose une lecture psychanalytique des mouvements adolescents d'Aphrodite, d'Œdipe et du narrateur d'*À la recherche du temps perdu.*

Si le degré de spécialisation de ces études varie, le résultat de l'ouvrage est parfaitement conforme à son projet. Pour le fond, nous ne sommes certes pas qualifié pour juger de domaines qui nous sont souvent étrangers… mais ces pages incitent à découvrir des auteurs inconnus ou méconnus, et une telle invitation au voyage littéraire est en soi une réussite.

La qualité matérielle de l'ouvrage est très bonne (lire cependant par exemple : p. 91 : « leurs voyages, à l'exception » ; p. 222 : « remarque […] *que* les parallèles »).

Guillaume Flamerie de Lachapelle.

Hélène Vial (dir., avec la collaboration d'Anne-Marie Favreau-Linder), *Poètes et orateurs dans l'Antiquité : mises en scène réciproques* (Collection « ERGA, Littératures et représentations de l'Antiquité et du Moyen Âge », n° 13) : Clermont-Ferrand, CELIS / Presses Universitaires Blaise-Pascal, 2013, 486 pages.

Ce livre rassemble, après une Introduction de neuf pages signée d'Hélène Vial et intitulée « Ulysse et les Sirènes en dialogue », dix-neuf études dont quatorze reprennent les communications présentées les 14 et 15 mai 2009, lors des journées « Figures de l'orateur en poésie, figures du poète dans l'art oratoire : les enjeux d'une mise en scène réciproque en Grèce et à Rome», tenues à l'Université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand et auxquelles les cinq autres sont venues s'ajouter ultérieurement. Il s'agissait, dans ce colloque déjà ancien, mais dont les Actes n'ont été imprimés qu'en juin 2013, d'analyser un phénomène littéraire qui n'est autre que le jeu, continuellement instauré par les poètes aussi bien que par les orateurs ainsi que par les théoriciens de l'art oratoire, entre poésie et rhétorique — un jeu qu'Hélène Vial qualifie ingénieusement de « réfraction », par analogie avec le phénomène, bien connu des physiciens, qui consiste dans le fait qu'une onde lumineuse ou une vibration sonore peut se trouver déviée en fonction des milieux qu'elle traverse. La matière, particulièrement riche, a été divisée en trois parties, selon une structuration qui peut être définie comme étant à la fois thématique et chronologique, conciliant ainsi avec habileté deux approches entre lesquelles il était à première vue difficile de choisir.

La première, majoritairement dévolue aux hellénistes, a pour titre « Concurrence et complémentarité de deux images en construction » et se subdivise elle-même en deux sous-parties intitulées, la première « L'émergence de la figure de l'orateur en Grèce au prisme de la poésie » (Sylvie Perceau, Michel Briand et Malika Bastin-Hammou y étudient successivement la présentation des héros en orateurs dans l'*Iliade*, les discours de plusieurs personnages mythiques chez Pindare et Bacchylide, enfin Cléon orateur vu par Aristophane), la seconde « Fonctions de l'image du poète dans le développement de l'art oratoire » (y sont étudiés, par Anne de Crémoux la notion originale de *logôn poiètès* chez Isocrate, par Catherine Psilakis l'influence exercée par une élégie de Solon sur l'écriture d'un discours de Démosthène, par Charles Guérin la figure du poète comme étant à la fois modèle et contre-modèle de l'exercice oratoire dans la rhétorique latine classique, et par Marie Ledentu les modalités et enjeux d'une co-présence de l'orateur et du poète dans le *Pro Archia* et l'*In Pisonem*).

Intitulée «Quand l'orateur se fait poète et le poète orateur », la deuxième partie, où les latinistes sont cette fois majoritaires, comporte elle aussi deux sous-parties. Dans l'une, intitulée « Écrivains à la double identité », apparaissent successivement Cicéron, dont Jean-Pierre De Giorgio étudie la triple personnalité

d'orateur, d'homme d'État et de poète à travers le *De consulatu suo* et la lettre IX à Atticus ; Catulle, que Thierry Barbaud présente de manière originale comme un « poète-orateur » se situant « entre Calvus et Cicéron » ; Virgile, à propos duquel Philippe Heuzé pose, après Florus, la question *Vergilius orator an poeta ?* mais surtout analyse avec finesse le discours prononcé au chant XI de l'*Énéide* par Drancès, en qui il voit, à l'opposé de la définition traditionnelle, le type même du *uir malus dicendi peritus*. Dans l'autre, consacrée aux « Personnages au double langage », réapparaissent les écrivains grecs, en l'occurrence Théocrite, dont Christine Kossafi présente « les pâtres poètes et orateurs », et le poète Hérodas, qui dans son *Mime* II, étudié par Johann Goeken, met en scène un *pornoboskos* dans la bouche duquel il place un réquisitoire passablement burlesque, prononcé contre un client accusé par lui de coups et blessures ; leur succède Ovide, dont Hélène Vial, qui lui a consacré une belle thèse de doctorat publiée en 2010 aux Belles-Lettres, parcourt l'ensemble de l'œuvre sous l'angle de la relation entre les vocations à première vue contradictoires de poète et d'orateur, que lui-même a su concilier « en inventant une manière inédite, car poétique et non politique, d'être orateur tout en étant poète ».

La troisième partie, qui est aussi la plus longue, a pour titre « Réfraction de l'"autre" et réflexion sur soi : regards croisés à l'époque impériale » ; elle est subdivisée en trois sous-ensembles, dans lesquels les écrivains latins se taillent la part du lion. Le premier a pour titre « Deux mises en scène du dialogue entre la figure du poète et celle de l'orateur », qui sont d'une part l'anonyme *Traité du sublime*, étudié sous cet angle par Sophie Conte, d'autre part le *Dialogue des orateurs* de Tacite, dont traite Raphaële Cytermann en insistant sur la mise en valeur du personnage de Maternus, ce véritable « converti » de l'éloquence judiciaire à la poésie. Le second a pour thème « L'évocation de l'orateur, mise en lumière indirecte d'une poétique », et la figure de l'orateur y est évoquée par Évrard Delbey à propos de l'*Éloge de Pison* écrit par Calpurnius Siculus, puis par Catherine Notter qui l'étudie dans les épigrammes satiriques de Martial. La troisième sous-partie est intitulée « La figure du poète et son rôle dans l'art oratoire » et compte cinq articles : Aline Estèves s'interroge sur le sens du jugement équivoque que porte Quintilien sur Lucain lorsqu'il voit dans son style davantage un modèle pour les orateurs que pour les poètes ; Rémy Poignault analyse les raisons pour lesquelles Fronton recommande fortement aux orateurs la lecture des poètes afin de favoriser l'*elocutio* ; avec Jean-Luc Vix s'opère un retour à la littérature grecque, plus précisément à Aelius Aristide, bon représentant de la Seconde Sophistique, et à ses deux discours 30 et 34, d'où il ressort que le sophiste, tout en ayant constamment recours à la poésie pour orner le discours argumentatif, fait de la prose le centre imposé de toute sa rhétorique. Les *Florides* d'Apulée devaient nécessairement trouver place dans ce recueil : leur auteur, montre Géraldine Puccini, revendique une égale compétence en prose et en poésie, et cette double identité lui permet de valoriser considérablement sa personne. Enfin Anne-Marie Favreau-Linder revient à la Sophistique, dont un autre représentant, Philostrate, révèle dans ses *Vies des Sophistes* un panel extrêmement varié d'emplois rhétoriques de la citation poétique, analysés ici avec un sens aigu de l'intertextualité.

À ces trois parties regroupant les articles et communications font suite d'abord une imposante Bibliographie générale qui occupe 35 pages, ensuite deux *indices* intitulés respectivement « Antiquité » et « Hors Antiquité », enfin une série de notices consacrés aux auteurs et à leurs publications, fort bienvenues dans la mesure où beaucoup d'entre eux sont de jeunes enseignants-chercheurs, parfois même des doctorants, dont les noms ne sont pas forcément familiers à tous les lecteurs potentiels de l'ouvrage — notices suivies à leur tour par les résumés des études réunies

dans ce volume, avec pour chacune d'entre elles les mots-clefs (ou *keywords*) correspondant à son contenu.

Cette présentation succincte aura permis de mesurer la richesse et la variété de ce recueil « gréco-romain ». D'autres auteurs auraient sans doute mérité d'être pris en considération : par exemple Columelle, qui a traité deux fois, l'une en vers et l'autre en prose, le thème du jardinage ; Claudien et Sidoine Apollinaire, qui dans leurs panégyriques en vers ont voulu réaliser la synthèse du genre oratoire et de la poésie ; Prudence, dont la *Psychomachia* en hexamètres met en scène des *Virtutes* qui sont certes des combattantes, mais aussi de très prolixes oratrices ; ou encore Ausone, seul poète latin qui se soit fait prosateur et orateur *stricto sensu* en écrivant sa *Gratiarum actio.*

Mais la matière était déjà bien assez vaste, et il a fallu beaucoup d'ingéniosité à Hélène Vial et à sa collaboratrice helléniste pour organiser une matière dont l'ampleur même rendait cette tâche particulièrement difficile. Reste évidemment l'écueil que rencontrent la plupart des travaux de ce genre : le lecteur espère toujours que ces savantes recherches, dont chacune, prise en elle-même, offre un incontestable intérêt, déboucheront sur un chapitre conclusif qui en dégagera les principaux enseignements, et (c'est le cas ici) cet espoir est presque toujours déçu — ce qui est sans doute inévitable lorsque, en dépit d'un fil directeur, qui est en l'occurrence le dialogue de la prose et la poésie et le phénomène de « réfraction » qu'il entraîne des deux côtés, les études réunies sont trop disparates pour qu'une véritable synthèse en soit possible. Sans enlever quoi que ce soit à la très grande qualité de ces travaux, cela amoindrit forcément l'intérêt de l'ensemble, et les esprits chagrins seront peut-être tentés de poser la question : à quoi bon mobiliser tant de science, d'intelligence et de finesse, si c'est pour, *in fine*, ne déboucher sur rien ?

René Martin.

Hélène Vial & Anne de Crémoux (dir.), *Figures tragiques du savoir : les dangers de la connaissance dans les tragédies grecques et leur postérité* (Collection « Cahiers de philologie », Série « Apparat critique », n° 33) : Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2015, 245 pages.

Dans le cadre de son projet de recherche sur les dangers du savoir dans l'Antiquité, qui a déjà donné lieu à un riche recueil sur le mythe des Sirènes, H. Vial publie ici les actes d'une série de journées d'étude et d'agrégation à l'Université de Clermont-Ferrand, centrées sur les figures mythiques du savoir chez les tragiques grecs et leur postérité. Une fois encore, la problématique précise de l'ensemble donne au recueil une solide unité thématique, renforcée, dans ce cas précis, par l'unité du corpus. De fait, la question de la connaissance sous ses divers aspects (connaissance de soi, connaissance de l'avenir, processus de reconnaissance) est souvent au cœur des problématiques de la tragédie classique et, par voie de conséquence, de ses récritures : il était naturel que tout un cycle de contributions soit consacré à ce domaine dans le cadre d'une réflexion générale sur le savoir périlleux. On peut donc d'emblée louer la coordinatrice d'avoir su éviter les tendances centrifuges qui guettent toujours les approches interdisciplinaires. Le volume est d'une bonne qualité matérielle et d'une présentation agréable. Les contributions sont suivies d'une bibliographie générale qui reprend toutes les références figurant par ailleurs *in extenso* dans les notes des différents articles (un système que je trouve préférable à la méthode anglo-saxonne de renvoi à la bibliographie générale, mais qui n'est pas sans faire un peu double emploi : la bibliographie générale ne pourrait-elle pas, dans ce cas, être un peu

sélective ?), une notice sur les auteurs (toujours bienvenue, et plus particulièrement quand plusieurs auteurs sont des doctorants ou de jeunes docteurs, comme c'est le cas ici) et les résumés des articles en français et en anglais.

La première partie, « Le savoir tragique et ses périls hors de la tragédie », envisage la notion de tragique en une acception élargie qui permet de poser la question de l'influence des modèles tragiques, sous l'angle de la problématique spécifique du savoir, sur les autres genres littéraires. Elle débute par la contribution de L. Ruaro, « Aspetti "tragici" della conoscenza umana nelle *Storie* di Erodote », qui examine le cas de Crésus et de Xerxès comme figures tragiques de la finitude et de l'aveuglement humains au regard d'un savoir oraculaire mal maîtrisé. A.-M. Favreau-Linder se penche ensuite sur la figure de Palamède au miroir de la tradition rhétorique et philosophique grecques (« Palamède martyr de la *sophia* ? Ambiguïté et faillite du savoir ») pour faire ressortir la richesse et la complexité des réinterprétations du personnage dans son antagonisme avec Ulysse chez Gorgias, Platon, Xénophon et dans la Seconde Sophistique : tantôt figure du Sage vertueux par opposition à Ulysse, il peut être rapproché de Socrate en tant que victime d'une manipulation (consistant parfois à l'assimiler à un sophiste) et d'une condamnation iniques ; tantôt considéré comme inventeur de l'écriture, il est opposé à ce dernier qui incarne un savoir oral et vivant ; son cas illustre et nourrit notamment tout un débat sur la nature de la *sophia* et son lien avec la *paideia*. On se rapproche de la tragédie, mais sous l'angle de la théorisation, avec la contribution d'A. de Crémoux (« Connaissance, action et tragique chez Aristote : lecture du chapitre 14 de la *Poétique*, 1543 b 27-54 a 9 »), consacrée à clarifier, à travers l'étude serrée d'un passage précis du traité, la question de la reconnaissance chez Aristote et de ses degrés de hiérarchisation qualitative (en liaison avec la présence ou l'absence de *pathos* et de *miaron*). H. Vial nous emmène enfin vers le domaine latin, avec une réflexion sur Ovide : « Savoir métamorphosé, savoir métamorphosant : le devenir des personnages tragiques dans les *Métamorphoses* d'Ovide » ; l'auteur s'attache à montrer, à travers une série d'études de cas, comment la question du savoir dangereux est souvent au cœur des enchaînements causaux qui induisent la métamorphose, en liaison avec une exploitation des modèles tragiques qui manifeste l'hybridité générique du poème d'Ovide au service d'une exploration des passions humaines.

La partie centrale du recueil est essentiellement centrée sur le corpus de la tragédie classique, et tout entière consacrée au mythe du savoir dangereux par excellence, celui d'Œdipe. S. Lagrou (« Le parricide dans le mythe d'Œdipe : enjeux de la connaissance dans la représentation des faits ») examine en diachronie les stratégies d'apologie du héros au regard du meurtre de Laïos depuis l'*Œdipe Roi* de Sophocle jusqu'à l'*Œdipe à Colone* en passant par les *Phéniciennes* d'Euripide ; elle montre comment chaque dramaturge intègre les suggestions de son prédécesseur en complexifiant le problème, pour finalement aboutir au primat du déterminisme divin sur l'argument juridico-immanent de l'ignorance et de la légitime défense. C'est à nouveau Sophocle, avec plus précisément son second *Œdipe*, qui est au centre de la communication de L. Thévenet, « De Thèbes à Colone : l'identité d'Œdipe comme savoir dangereux » ; l'auteur se penche sur l'articulation entre le changement de statut du personnage par rapport à la première pièce (de souillure, le voilà devenu sauveur) et le danger représenté par le savoir dont il est investi et qui devient enjeu de pouvoir. On repasse (pour la seconde mais dernière fois) au domaine latin avec l'article d'E. Tola, « Histoires de famille et périls du savoir : stylistique du brouillage dans l'*Œdipe* de Sénèque » ; cette étude à dominante stylistique, très redevable aux méthodes d'analyse de J. Dangel, s'intéresse au thème de la perversion des structures (naturelles, religieuses, familiales) et du brouillage des limites humaines et génériques en liaison avec le thème du sacrilège, de manière à faire

ressortir la spécificité de l'écriture tragique sénéquienne dans son traitement du mythe. R. Marseglia se livre ensuite à une étude parallèle de l'*Œdipe Roi* et des *Bacchantes*, « Œdipe et Penthée, entre écoute et vision », où il montre notamment la façon dont, dans les deux cas, la problématique du roi cherchant à résoudre par la voie de la connaissance une crise affectant sa cité s'intègre dans une réflexion épistémologique ancienne sur la vue et l'ouïe. On sort un peu du cadre de la tragédie avec l'intéressant essai de mythologie comparée de G. Issartel, « Héros mutilé, héros savant », qui propose un parallèle entre le mythe d'Œdipe, notamment à travers certaines versions peu connues, où la mutilation oculaire intervient à un stade assez précoce de son parcours, et la légende scandinave d'Odin acceptant la perte d'un œil en tant que mutilation qualifiante pour accéder à un savoir supérieur.

La troisième partie est un peu plus composite, comme le reflète son titre assez contourné (« Personnages tragiques en proie aux dangers du savoir, d'écritures antiques en variations modernes et contemporaines »), ce qui n'enlève rien à l'intérêt intrinsèque de ses contributions. La première, de Ph. Arnaud, s'intéresse au statut de la connaissance dans le destin tragique de l'*Ajax* de Sophocle, victime de l'effondrement de ses certitudes et d'apprentissages trop tardifs ou insoutenables : « Ajax ou l'image brisée du héros archaïque ». La dernière contribution sur la tragédie grecque est celle de Chr. Kossaifi, « Quand le savoir fait basculer la *psyché* : à propos de l'*Hécube* d'Euripide » ; une étude centrée sur le rapport de la protagoniste principale à un savoir douloureux qu'elle refuse et combat en vain par diverses stratégies d'évitement, élargie aux autres modalités du savoir présentes dans la pièce à travers les personnages de Polyxène et de Polymestor. On passe ensuite aux *retractationes* de mythes tragiques grecs à l'époque contemporaine, et plus particulièrement celui de Cassandre, autre grande figure du savoir oraculaire malheureux. Cela donne lieu, tout d'abord, à une très riche étude de la figure de la Malgaigne en tant qu'avatar ruralo-normand de Cassandre chez Barbey d'Aurevilly : « Portrait de Cassandre en fileuse : la fonction oraculaire dans *Un prêtre marié* de Jules Barbey d'Aurevilly ». On découvre ensuite une Cassandre récupérée par le nationalisme allemand et reconfigurée en héroïne du dévouement inconditionnel à la Patrie sous la plume du dramaturge pro-nazi Hans Schwarz en 1941, dans l'article de S. Pereira Vinagre, « Cassandra, between knowledge and suffering ». On aborde enfin cette variante moderne du mythe de Prométhée, détenteur d'un savoir dangereux, qu'est la figure du scientifique auteur de clonage humain à travers quelques romans contemporains (S. Brijs, *Le faiseur d'anges* ; I. Levin, *Ces garçons qui venaient du Brésil* ; P. Sargent, *Copies conformes*), dans la communication de K. Roy, « Prométhée biologiste au tournant du XXIe siècle : le cas du clonage humain dans la fiction ».

Un ensemble à la fois unitaire quant à sa problématique, diversifié quant à son contenu, et homogène par le bon niveau scientifique des contributions présentées.

François Ripoll.

Rosario Moreno Soldevila & Juan Martos (dir.), *Amor y sexo en la literatura latina* : Huelva, Universidad de Huelva, 2014, 267 pages.

S'ouvrant sur une Préface des deux éditeurs, que suivent une Note sur les auteurs et un résumé bilingue (espagnol et anglais) de leurs textes, le présent volume rassemble une série de conférences organisées en mai 2011 par la vénérable Université de Séville (fondée en 1505) et la récente Université Pablo de Olavide (fondée dans la même ville en 1997), à l'occasion de la présentation du *Diccionario de motivos amatorios en la literatura latina*, une véritable encyclopédie à l'élaboration de

laquelle avaient collaboré durant plusieurs années des chercheurs appartenant à neuf Universités espagnoles. Il s'agit donc en fait des Actes d'une sorte de colloque au cours duquel furent prononcées neuf conférences ayant pour auteurs des enseignants des Universités de Cordoue, d'Estrémadure, de Huelva, Madrid, Málaga et Séville. Comme il est de règle pour les ouvrages de ce genre, nous nous bornerons à donner ici les noms des contributeurs et les titres des conférences, que nous avons choisi de traduire en français :

Gabriel Laguna Mariscal, « Les présents d'amour (*munera amoris*) : une topique littéraire d'hier et d'aujourd'hui ».

Miryam Librán Moreno, « La faune aviaire dans la poésie amoureuse latine ».

Rosario López Gregoris, « Pourquoi parler d'amour quand on veut parler de sexe ? Sexe et mariage dans la comédie romaine ».

Juan Antonio Estévez Sola, « La *renuntiatio libertatis*, un thème au sein d'une topique ».

José Antonio Bellido Díaz, « "Quand l'amour disparaît, sais-tu où va l'amour ?" Le désamour dans la littérature latine ».

Juan Carlos Tello Lázaro, « *Omnia ferre, si potes et debes*, ou les limites de l'*officium* de la clientèle ».

Juan Martos Fernández, « Sexe et châtiment : le thème de la prostitution comme sanction pénale ».

Juan Fernández Valverde, « Les traductions expurgées de Martial en Espagne ».

Juan Francisco Martos Montiel, « Sur les tribades : une traduction annotée du chapitre VI du *Manuel d'érotologie classique* (*De figuris Veneris*) de F.-K. Forberg ».

Suit une Bibliographie rassemblant 232 titres, donc assez riche bien que bien loin d'être exhaustive, dans laquelle n'apparaissent que quatre auteurs français (dont la présence ici est parfois surprenante, telle celle de J. Hellegouarc'h pour son *Vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la République*, alors qu'on n'y trouve ni celui de Géraldine Puccini-Delbey, auteur en 2007 d'un excellent ouvrage intitulé *La vie sexuelle à Rome*, ni celui de Virginie Girod ayant pour sujet *Les femmes et le sexe dans la Rome antique*, paru, il est vrai, deux ans après le colloque mais un an avant le présent volume) — bibliographie elle-même suivie par un *Index locorum*, où n'apparaissent pas moins de 115 auteurs latins et grecs, et un Index général où sont répertoriés notamment les écrivains post-antiques évoqués dans l'ouvrage.

On a là, au total, un ensemble d'études fort bien conduites qui, sans épuiser, bien sûr, un sujet d'une ampleur considérable, propose, sur certains de ses aspects, des analyses intelligentes et réellement originales, que liront avec profit les spécialistes (et les amateurs) tant d'érotologie que de poésie latine.

René Martin.

José Luis Vidal, José Ignacio García Armendáriz & Adolfo Egea (dir.), Paulo minora. *Estudios sobre poesía latina menor y fragmentaria* : Barcelone, Publicacions i edicions de la Universitat de Barcelona, 2011, x et 306 pages.

Ce volume réunit les communications présentées dans le cadre d'un colloque qui, sous l'intitulé *Poetae latini minores*, s'est déroulé à l'Université de Barcelone du 3 au 5 mai 2007 — donc voici déjà un certain temps, celui nécessaire à la révision de leur rédaction initiale par les auteurs, qui ont eu jusqu'à la fin de 2009 pour en remettre le manuscrit définitif. Ce délai conduisit également les éditeurs, pour mieux rendre compte du contenu d'un ouvrage ne portant pas uniquement, en fait,

sur les *poetae minores* proprement dits, à choisir un titre différent de l'intitulé initial, en référence, bien sûr, au *paulo maiora canamus* virgilien, mais avec une certaine distorsion due au fait que, chez Virgile, *maiora* concernait le sujet des chants, alors qu'ici *minora* concerne plutôt leur forme et leurs dimensions, et par ailleurs s'applique parfois à des *poetae maiores*, tels qu'Ovide, Virgile et Ausone, et même, s'agissant de Columelle, à un écrivain connu surtout comme prosateur. Peu importe, au demeurant.

Les articles réunis dans ce volume (et suivis de trois *indices auctorum* sont au nombre de onze. Les deux premiers, dus respectivement à Alejandro Coroleu et Francisco Socas, sont consacrées à l'origine et à l'évolution des collections de poèmes regroupés sous l'appellation soit d'*Anthologia Latina*, soit de *Poetae Latini minores*, d'abord depuis les humanistes jusqu'au XVIII^e^ siècle, ensuite du XIX^e^ siècle à nos jours, où s'affirme la tendance à éditer et publier séparément les différents écrivains antérieurement regroupés — ce que Fr. Socas appelle « le démembrement » ou « la dislocation » (en espagnol, *desguace*) de l'*Antologia Latina*.

Dans le troisième, Xaviero Ballester étudie les auteurs qu'il appelle *poetae Latini minimi*, à savoir ceux dont nous n'avons conservé que des fragments et qui appartiennent, de ce fait, à cette « littérature latine inconnue » à laquelle Henri Bardon consacra un ouvrage toujours utile. C'est également à la poésie « fragmentaire » qu'est consacré, cette fois sous l'angle des problèmes métriques qu'elle pose, le quatrième article, dû à Rocío Carande Herrero. Vient ensuite, sous la plume de José Carlos Fernández Corte, une étude consacrée à Licinius Calvus, dont l'auteur se demande dans quelle mesure cet « ami » de Catulle, qualifié par celui-ci d'*exiguus*, doit être considéré comme un *poeta minor*, et répond positivement à cette question, en considérant que le qualificatif catullien s'appliquait tout à la fois à son physique et à son œuvre.

Avec le cinquième article, qui a pour auteur Antonio Ramírez de Verger, nous rencontrons un authentique *poeta maior*, puisqu'il s'agit d'Ovide, ou plus exactement de l'épître 15 des *Héroïdes*, censément écrite par Sapho, dont l'authenticité ovidienne a souvent été mise en doute, sans doute à tort selon l'auteur de l'article. Le septième résulte de la collaboration de Maria Consuelo Álvarez Morán et Rosa María Iglesia Montiel, qui apportent « quelques précisions » sur les *Elegiae in Maecenatem*, lesquelles apparaissent comme un exercice rhétorique composé peu avant la mort d'Auguste et peu après la diffusion des *Métamorphoses* d'Ovide, et comme visant à la réhabilitation d'un Mécène qui faisait alors l'objet d'un certain nombre de critiques. C'est au livre 10 (*Carmen de hortis*) de Columelle qu'est consacré le huitième article, dans lequel José Ignacio García Armendáriz conduit une analyse comparative des deux livres écrits par l'agronome sur l'horticulture, celui en vers, qu'il avait conçu comme étant en quelque sorte un cinquième livre des *Géorgiques*, et celui en prose ; de cette analyse il ressort que le jardin du poème est à la fois un jardin réel et une convention poétique, autrement dit que le jardin chanté se confond avec le poème qui le chante.

La neuvième place est occupée par le *Peruigilium Veneris*, dont sont étudiés par Vicente Cristóbal les problèmes textuels, étude qui débouche sur une authentique édition du poème, suivie de sa traduction en « octosyllabes castillans », qui paraissent à l'auteur être ceux qui correspondent le mieux au tétramètre trochaïque catalectique du texte latin. L'avant-dernier article porte sur les *technopaegnia*, autrement dit les « jeux virtuoses », illustrés notamment par Ausone qui a fait de ce terme le titre d'un de ses recueils : Antonio Alvar Ezquerra y procède à l'analyse et à la typologie de ce genre poétique, essentiellement ludique, dans lequel la forme primait le fond, et où celui-ci devenait un simple prétexte à des acrobaties métriques ou langagières, fort prisées durant l'Antiquité tardive tout comme au

Moyen Âge (les *carmina figurata* en sont l'exemple le plus spectaculaire) et même au delà, puisque Victor Hugo, Guillaume Apollinaire et bien d'autres modernes s'y sont parfois adonnés.

Le dernier chapitre, enfin, mérite une mention spéciale, non qu'il soit « meilleur » que les autres (tous sont d'excellente tenue), mais parce qu'il concerne un écrivain qui n'est pas précisément un *poeta minor*, à savoir Virgile en personne, non celui de l'*Appendix*, mais bien celui de l'*Énéide*, dont le final (qui a déjà tant fait couler d'encre !) fait l'objet d'une lecture tout à fait nouvelle et sans aucun doute intéressante : Joan Gómez Pallarès s'est en effet avisé que les 34 derniers vers du chant 12, qu'il reproduit en imprimant en caractères gras les termes et expressions significatifs, contiennent un nombre important, et certainement pas fortuit, de formules caractéristiques de l'épigraphie funéraire en vers relative à des morts prématurées (*mortes immaturae*), au premier rang desquelles le fameux *uita indignata* du dernier vers, qui semble bien renvoyer à l'usage habituel de l'adverbe *indigne*, dans les inscriptions, où il fonctionne comme marqueur d'une *mors immatura*. Il serait trop long d'examiner ici la série de questions que cette incontestable découverte permet à l'auteur de poser (sans pour autant y répondre), mais on peut affirmer que cet article, qui fait apparaître une source de Virgile jamais mise en lumière jusqu'ici, ne laissera indifférent aucun spécialiste du poète, et stimulera la réflexion sur les vers sans doute les plus controversés de l'*Énéide*.

René Martin.

Aline Estèves & Jean Meyers (dir.), *Tradition et innovation dans l'épopée latine, de l'Antiquité au Moyen Âge* (Collection « Scripta Receptoria », n° 1) : Bordeaux, Ausonius, 2014, 234 pages.

Cet ouvrage se propose d'approcher les modalités de l'écriture épique latine à travers les fluctuations de la forme au fil du temps : l'objectif est d'en analyser « l'expression dans ses rapports avec l'époque des auteurs et les problèmes politiques, idéologiques, éthiques liés à celle-ci » (p. 14). La première partie, consacrée à « l'épopée classique et post-classique » (p. 15-124), s'ouvre sur une étude de la mutation de la voix épique dans l'*Énéide*, entre effacement des Muses archaïques, jeu sur une « tradition » orale et altération, via *fama* / *Fama*, de l'instance énonciatrice (S. Clément-Tarantino). Dans un article intéressant, J. Rohman montre comment Énée devient progressivement Achille, Virgile rejetant le modèle apollonien en faveur de l'héroïsme homérique, tout en confirmant, par la colère finale du héros, « sa place parmi les fondateurs de Rome » (p. 46, avec, pour la note 78, la référence exacte à l'article de Fr. Ripoll, maintenant paru : « Comment appréhender la "violence" d'Énée dans l'*Énéide* ? », *REL*, 90, 2012, p. 180-202). La prégnance de l'épopée virgilienne, notamment dans les décors et les codes politiques romains, est ensuite mise en lumière par Gilles Sauron, qui analyse, entre autres, la signification des groupes statuaires de la grotte appartenant au prétoire de Tibère à Sperlonga (p. 49-53). Après Virgile vient Ovide, dont A. Videau, dans une approche très centrée sur l'évolution de ses recherches personnelles, fait un « artisan de l'unité de l'espace impérial » (p. 62), tandis que Fl. Klein montre, avec finesse et rigueur, comment le poète de Sulmone fait de Virgile un contre-modèle (opposition de la *gravitas* à la *leuitas* aux niveaux cosmique et poétique) tout en exploitant les potentialités réprimées dans l'épopée virgilienne (exemples de Jupiter et de *Fama*). Un nouveau saut dans le temps, et c'est au tour du *Bellum ciuile* de Lucain de retenir l'attention. R. Utard, synthétisant des aspects connus, étudie le champ de bataille de

Pharsale et voit dans cette épopée un moyen de réflexion sur l'histoire et les forces qui en façonnent le cours, en bien ou en mal. La thématique de la fuite, traitée par J.-B. Riocreux en parallèle avec les *Punica* de Silius Italicus, semble s'inscrire dans cet axe, les deux poètes manipulant la réalité pour excuser ou accabler leur héros, Lucain sachant, au contraire de Silius Italicus, laisser le fond « infléchir la forme » (p. 102). Avec les *Argonautiques* flaviennes de Valérius Flaccus se crée la fiction du « tabou de la navigation », façonnée par le poète pour renforcer les potentialités pathétiques de son récit plutôt que pour des raisons idéologiques (Fr. Ripoll). Enfin le phénomène d'*imitatio-retractatio-uariatio* est analysé par G. Devallet à travers l'épisode canonique de la « grande course » des jeux funéraires dans l'*Énéide* de Virgile (5, 104-602 ; il faut ici corriger la note 1 et la coquille de renvoi au chant, qui n'est pas le premier mais le cinquième), les *Punica* de Silius Italicus (16, 303-591) et la *Thébaïde* de Stace (6, 251-946).

La deuxième partie, centrée sur « l'épopée tardive et médiévale » (p. 125-200), met d'abord en lumière les réelles qualités poétiques de Sédulius dans le *Carmen Paschale*, notamment sa maîtrise de la miniaturisation, son art de la variation et son ironie raffinée dans la pratique intertextuelle, entre théologie et épidictique. L'article rigoureux, précis et convaincant de B. Bureau fonctionne comme une invite à rapprocher cette œuvre, par-delà d'évidentes différences, des ἐπύλλια hellénistiques, par exemple de l'*Hécalé* callimachéenne, très similaire dans le traitement de la matière poétique. J.-L. Charlet nous offre ensuite de précieux éléments de synthèse sur l'hexamètre épique latin et son évolution « de Juvencus à Pétrarque ». F. Mora propose, pour sa part, une démonstration claire et convaincante du jeu de voix et de genres à l'œuvre dans l'épopée médio-latine du IX^e^ au XII^e^ siècle, reflet des tensions ou des réconciliations entre le monde des clercs et la royauté. L'excellent article de J. Meyers met l'accent, en point d'orgue, sur la dimension parodique — à mon sens essentielle — du *carmen* 41 de l'écrivain irlandais du IX^e^ siècle, Sedulius Scottus, qui, dans ce texte savoureux, détourne en maître ses deux modèles, Virgile et la Bible, pour notre plus grand plaisir. L'ensemble se termine sur l'étude par S. Leroy du *Liber Prefigurationum Christi et Ecclesie*, paraphrase biblique anonyme du XI^e^ siècle, dont la « dimension épique diffuse » (p. 191) a une portée didactique et idéologique (rejet violent de la culture païenne, adhésion à la Réforme grégorienne, qui « suppose purification et refondation », p. 200). Viennent, pour finir, une bibliographie générale, qui aurait pu s'enrichir, pour l'épopée tardive, des analyses d'Étienne Wolff (connu pour ses recherches sur la production littéraire de l'Antiquité tardive, notamment en Afrique à l'époque de la domination des Vandales, aux V^e^-VI^e^ siècles, aspect quelque peu négligé par ce livre) ainsi que deux index (sources et noms).

Oscillant entre approches traditionnelles et analyses plus innovantes, cet ouvrage aurait peut-être gagné à serrer de plus près les deux notions qui forment son titre et dont l'emploi du singulier accentue la dimension proprement générique ; seuls Fl. Klein — renvoyant aux analyses d'A. Deremetz (*Le miroir des Muses. Poétique de la réflexivité à Rome*, 1995), ainsi qu'à un article de S. Hinds publié en 1997 (p. 63) — et G. Devallet (p. 119) ébauchent une réflexion sur ces termes et sur la problématique de leur relation, toute tradition ayant d'abord été une innovation, un *nondum erat*, pour le dire en termes ovidiens. Ceci étant, la lecture de ce livre est assurément stimulante : synthèse des « deux problématiques différenciées » (p. 9) qui ont fait l'objet de deux journées d'étude en 2010 (« Épopée et idéologie ») et 2011 (« L'écriture épique et ses modèles »), il offre au lecteur de multiples pistes de réflexion sur l'éventuelle spécificité du genre et de la voix épiques, sur les permanences et les renouvellements des pratiques poétiques par-delà les *realia* politiques et les sensibilités religieuses (je l'ai évoqué à propos de Sédulius), mais aussi

sur la vision de l'homme et du sacré comme reflet de notre propre société, frappée par des violences qui prennent des allures d'épopée. Et, en cette période où l'étude des langues et des civilisations de l'Antiquité fait l'objet de tant de critiques, il n'est pas mauvais de rappeler que toute *innovation* vient d'une *tradition* dont certaines racines sont peut-être à chercher dans l'épopée et dans les voix poétiques qui sont analysées ici…

Christine Kossaifi.

Rosario López Gregoris (dir.), *Estudios sobre teatro romano : el mundo de los sentimientos y su expresión* : Zaragoza, Libros Pórtico, 2012, 575 pages.

L'ouvrage édité par Rosario López Gregoris est la publication des *Premières Journées Internationales de Théâtre Romain*, organisées du 23 au 25 septembre 2010 à l'initiative du groupe de recherches TEAR0 de l'Université autonome de Madrid, avec la collaboration de l'université d'Alcalá de Henares. La thématique abordée, les sentiments et leur expression dramatique et lexicale dans le théâtre romain, n'avait alors jamais fait l'objet d'une synthèse scientifique. Aussi le recueil a-t-il pour ambition affirmée de combler une lacune clairement identifiée dans le domaine des études sur le théâtre antique. Ces journées internationales, à caractère interdisciplinaire, ont réuni de nombreux et prestigieux chercheurs européens dont les spécialités, par leur diversité et leur complémentarité, garantit la qualité du recueil.

Un premier groupe d'études littéraires est dédié à la comédie romaine et à ses commentaires : plusieurs pièces de Térence et de Plaute sont étudiées sous l'angle spécifique des sentiments (l'amour et l'amitié), de leur expression rhétorique et dramaturgique dans le contexte familial et social (la « folie » ou au contraire l'*indulgere*, la *benignitas* du père à l'égard de son fils), ou encore sous celui des comportements sociaux et moraux impliquant un affect, comme la *fides* et la *pietas*. Un deuxième groupe, plus réduit, aborde les tragédies de Sénèque de deux points de vue : le point de vue théorique confronte l'œuvre théâtrale et l'œuvre philosophique de l'auteur sur la base d'une relecture du *De ira* (le traité comporte-t-il une théorie dramatique implicite ?) ; un second point de vue, anthropologique, met en lien émotions et rituels à propos des manifestations du deuil collectif. Un troisième ensemble s'intéresse au discours comme expression des sentiments dans la tragédie et la comédie, qu'il s'agisse du discours amoureux, de l'expression de la douleur, des interjections et leur valeur expressive, ou du lexique de la flatterie. La quatrième partie traite des aspects juridiques de l'expression des sentiments, qu'elle soit « magico-sacrale » (à propos de plusieurs passages du théâtre d'époque républicaine) ou silencieuse (le silence pose une question de théorie juridique analysée à travers la comédie romaine). Un dernier groupe de travaux élargit le thème à la réception du théâtre latin dans la littérature et la pensée postérieures : la réception de l'*Amphitryon* de Plaute du point de vue des sentiments, chez Nicholas Udall (*Jack Jugglar*) et dans la pensée de Descartes, fait l'objet de deux articles originaux ; un fragment du *Vopisco*, *fabula togata* d'Afranius, est analysé sous un angle philologique et littéraire afin de restituer le contexte affectif du fragment ; enfin, les situations stéréotypées auxquelles les comédies plautiniennes confrontent l'*adulescens* amoureux (conflits et complicités de personnages adjuvants) sont étudiées comme sources d'inspiration pour le cinéma et les séries télévisées contemporains.

L'intérêt et l'originalité de bien des articles du recueil sont incontestables. La diversité des approches et des méthodes d'analyse (littéraire, philologique, juridique, anthropologique) permet un renouvellement des problématiques. La question

du silence au théâtre, du discours magico-sacral, de la folie amoureuse, du discours amoureux dans sa relation à la sexualité et au statut social font en effet l'objet de traitements originaux. L'*index locorum* final, peu fréquent dans les éditions d'Actes de colloques, est précieux. On ne saurait reprocher à l'éditeur du volume un déséquilibre entre comédie et tragédie qui, de fait, caractérise le corpus dramatique latin tel que nous pouvons le lire aujourd'hui. On peut toutefois regretter l'absence d'études littéraires et dramaturgiques sur l'expression des sentiments dans la tragédie latine.

Lu isolément, chaque article représente un apport scientifique indéniable et l'ensemble est d'une grande qualité. Mais, d'un point de vue méthodologique, l'absence de définition préalable des notions et domaines d'analyse induits par le terme espagnol « sentimientos » crée une ambiguïté gênante. Si les développements sur l'amitié, l'amour ou la haine relevaient d'une forme d'évidence, il était indispensable de délimiter le champ d'investigation, notamment dans le domaine rhétorique et juridique. En l'absence de cette délimitation, les notions restent parfois vagues et leur traitement inégal en fonction des interprétations. Sont superposés, par exemple, sentiments et pensée, postures sociales et affects et, dans certains cas, personnage de théâtre, personne et individu. Le recueil aurait gagné en clarté s'il avait comporté une introduction ou une conclusion précisant les aspects implicites et les limites de la thématique envisagée. Une attention importante est, en outre, accordée au discours (parole ou silence) des personnages, mais l'expression dramaturgique et scénique des sentiments est rarement abordée. Le traitement de l'aspect manque, selon nous, à l'ensemble. Une ou plusieurs monographies restent encore à écrire sur l'expression des sentiments dans le théâtre latin, dont ce recueil constituera la référence scientifique.

Marie-Hélène Garelli.

R. F. Thomas & J. M. Ziołkowski (dir., avec la collaboration d'A. Bonnell-Freidin, C. Flow, M. B. Sullivan), *The Virgil Encyclopedia* : Malden – Oxford – Chichester, Wiley-Blackwell, 2014, 3 vol., lxxviii et 1525 pages, 50 fig., 9 cartes, 3 documents.

Voici un ouvrage très intéressant, qui compte environ 2200 entrées. Il rappelle bien sûr l'illustre *Enciclopedia Virgiliana*, mais il est publié en anglais, et ses dimensions plus restreintes le destinent aussi bien aux particuliers qu'aux bibliothèques.

Avant l'encyclopédie alphabétique à proprement parler, il présente une longue introduction de 78 pages, qui commence par une table des matières abrégée en une page (« Contents »), puis continue par une liste des entrées (« List of entries », p. viii-xxx) qui privilégie les noms propres, en particulier ceux des personnages littéraires et historiques, des lieux, des écrivains, et y ajoute quelques notions ou réalités majeures de l'œuvre virgilienne ou de sa survie comme « philosophy », *sortes Virgilianae.* Elle est suivie d'une liste des illustrations présentes dans le volume III, entre les p. 1274 et 1275 (« List of illustrations », p. xxxi-xxxv) : monnaies, tableaux, statues y évoquent le monde virgilien et sa réception, tandis que des cartes terrestres et astronomiques permettent de suivre les itinéraires concrets et littéraires du poète. S'y ajoutent trois documents : un schéma des dialectes italiques, une chronologie de la poésie augustéenne et un résumé du système politique romain. La liste des contributeurs (« Contributors », p. xxxvi-lxiv) compte alors plus de 350 spécialistes de littérature et culture. On pourrait regretter qu'ils soient presque tous anglo-saxons. Mais une courte préface (« Preface », p. lxv-lxvii) rappelle le modèle italien, la genèse de l'ouvrage, commencé en 2006, le désir de privilégier

effectivement un public anglo-américain ou du Commonwealth, et la recommandation d'ajouter aux notices une bibliographie. Après de courtes notes au lecteur (« Notes to the reader », p. LXVIII-LXX) et des Remerciements pour les textes et les images (« Acknowledgments », p. LXXXI-LXXII), cette introduction se termine sur des abréviations (« Abbrevations », p. LXXIII-LXXVIII) d'ordre bibliographique et interne : *A. = Aeneid ; E. = Eclogues ; G. = Georgics ; SA = Stylistic Terms Appendix.*

L'encyclopédie alphabétique compose la majeure partie de l'ouvrage. Les notices y sont signées de leurs auteurs respectifs et proposent, le cas échéant, une courte bibliographie qui complète les indications données par l'*Enciclopedia Virgiliana* par des références de langue anglaise quasi exclusivement. Le premier volume va ainsi d' « Abaris » à « expiation » (p. 1-468), le deuxième de « Fabaris » à « Petrov, Vasilii » (p. 469-994), le troisième de « Phaeacia » à « Zono de' Magnalis » (p. 995-1410). Ces quelques noms illustrent bien l'intérêt qu'on prend à lire l'ouvrage, puisqu'on peut y trouver aussi bien un traducteur russe de Virgile comme Petrov au temps de la grande Catherine, qu'un grammairien de Montepulciano au tout début du XIV^e^ siècle comme Zono. Cependant, à la différence d'A. SALVATORE dans l'article « Appendix » de l'*Enciclopedia Virgiliana*, I. PEIRANO n'évoque pas les manuscrits de cette œuvre, pourtant si délicate.

Les éditeurs anglais ont encore ajouté aux notices alphabétiques quelques suppléments comme l'Appendice des termes stylistiques (« Stylistic terms appendix », p. 1411-1418), qui définit surtout des figures, d' « alliteration » à « zeugma », en citant des exemples virgiliens : ainsi la litote est-elle illustrée par la « Pallas non favorable » du début de l'épopée (*non aequae Palladis*, I, 479). Une chronologie générale d'écrivains et d'événements politiques (« Timeline », p. 1419-1430) va de la destruction de Troie VI, vers 1330/1270 av. J.-C., à l'invasion de l'Iraq par les USA et le Royaume-Uni en mars 2003, date précédée de celle des attentats du 11 septembre 2001 et de la chanson de Bob Dylan *Lonesome Day Blues*… Et l'ouvrage s'achève sur un index des citations de Virgile (« Index of Virgil citations », p. 1431-1446) qui, comme l'index général (« General index », p. 1447-1525), permet de retrouver aisément un passage dans les trois volumes.

On ne saurait donc trop recommander aux lecteurs qui aiment Virgile de continuer à utiliser la précise *Enciclopedia* italienne et ses outils de travail, tout en lui ajoutant désormais la jeune *Virgil Encyclopedia* qui reflète les études anglo-saxonnes actuelles.

Jeanne DION.

Alessandro BARCHIESI, *Homeric Effects in Vergil's Narrative*, with a new foreword by Philip HARDIE and a new afterword by the author : Princeton, Princeton University Press, 2015, 193 pages.

Il y a une trentaine d'années (en 1984), un jeune chercheur italien, aujourd'hui devenu l'une des figures majeures de la recherche universitaire en poésie latine classique, A. BARCHIESI, publiait un ouvrage appelé à faire date dans les études virgiliennes, *La traccia del modello. Effetti omerici nella narrazione virgiliana*, issu en partie d'une compilation d'articles publiés au tout début des années quatre-vingt. Ce petit ouvrage renouvelait profondément la problématique de l'homérisme de l'*Énéide*, jusqu'alors essentiellement abordé sous l'angle de la *Quellenforschung*, notamment dans la thèse magistrale de G. KNAUER, parue une vingtaine d'années auparavant. À travers une série d'« études de cas » centrées sur les derniers chants de l'*Énéide*, A. BARCHIESI mettait en œuvre une approche alors assez neuve de

l'intertextualité littéraire (proche de celle que développait, à la même époque, G. B. Conte), mettant l'accent sur la réappropriation de l'intertexte homérique présent en filigrane pour donner lieu à une création épique nouvelle par un double jeu d'allusion et d'écart par rapport à un hypotexte valant à la fois modèle-source et norme générique. Il montrait notamment comme Virgile, par la réutilisation ostensible de motifs et de thèmes iliadiques, créait un effet d'attente générique que sa propre narration jouait à détourner pour donner plus d'impact affectif à ses propres innovations. Le mérite de cet ouvrage, court mais dense et riche en analyses suggestives, était aussi de mettre en évidence l'influence médiatrice de la tradition des commentaires homériques dans la perception par Virgile de son modèle : une approche aujourd'hui largement admise mais assez innovante à l'époque. L'influence de l'idéologie des lecteurs romains contemporains du poète sur la réinterprétation des motifs homériques était, elle aussi, bien mise en valeur. On voyait ainsi comment Virgile en venait à enrichir de suggestions dramatiques et de connotations morales nouvelles, à remotiver symboliquement et à problématiser idéologiquement des motifs épiques non spécifiquement symboliques ou non problématiques chez Homère, créant ainsi une nouvelle norme épique.

On retrouvera donc dans cette publication les quatre chapitres du recueil d'origine sur la mort de Pallas, la structure du chant X de l'*Énéide*, le motif des armes dans le ciel et la mort de Turnus, auxquels s'ajoute un chapitre supplémentaire sur les lamentations de Juturne, lui-même issu d'un article de la revue de *Materiali e discussioni* de 1978. L'ouvrage est en outre enrichi d'une préface par Ph. Hardie, qui met l'accent sur la nouveauté de l'ouvrage original dans son contexte de parution, et d'une postface de l'auteur, qui revient sur la genèse intellectuelle de sa propre démarche et ouvre quelques perspectives nouvelles. Il n'est pas dans l'intention du recenseur de refaire un compte-rendu complet de cet ouvrage, qui a été salué en son temps notamment par D. Fowler et S.J. Harrison, qui a eu une grande influence en particulier auprès des chercheurs italiens et anglais, dont certains (Ph. Hardie, D. Feeney) sont méthodologiquement très proches d'A. Barchiesi ; un ouvrage, au demeurant, que tous les spécialistes de Virgile connaissent depuis longtemps et tiennent pour un « grand classique » de leurs études. À ceux-là, cette publication n'apportera pas grand-chose de nouveau. Elle n'en présente pas moins un double intérêt à l'heure actuelle.

D'une part, le fait que cet ouvrage, assez peu diffusé à sa parution, n'ait pas pris une ride en trente ans, et que la force et la subtilité de ses analyses frappent toujours le lecteur après que deux générations au moins de chercheurs se sont engagés (avec plus ou moins de finesse et de force de conviction selon les cas) dans la voie méthodologique ouverte par A. Barchiesi, est une première justification à cette republication. Nos bibliothèques universitaires se voient ainsi offrir une seconde chance d'acquérir ce précieux ouvrage, que peu d'entre elles détiennent actuellement (en France, il n'est disponible qu'à la Sorbonne, à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm et à Poitiers !).

D'autre part, le but avoué de cette traduction anglaise est d'élargir la diffusion de cet ouvrage, au-delà du cercle des spécialistes de Virgile, aux étudiants et universitaires anglo-saxons, souvent peu férus, on le sait, de langues étrangères. On ne peut que louer cette intention de diversifier leur paysage intellectuel en mettant à leur disposition le meilleur de la recherche européenne. Et l'on verra moins, dans cette traduction, un symptôme des progrès de l'impérialisme linguistique anglo-saxon dans le domaine des études classiques que le signe de la vitalité des études virgiliennes dans les pays concernés.

François Ripoll.

PROPERZIO, *Elegie, libro IV.* Introduzione di Paolo FEDELI, commento di Paolo FEDELI, Rosalba DIMUNDO & Irma CICCARELLI (Collection « Studia Classica et Mediaevalia », n° 7) : Nordhausen, Verlag T. Bautz, 2015, 2 vol., 798 et 735 pages.

Cette volumineuse édition commentée du livre IV des *Élégies* de Properce repose sur l'utilisation critique de l'édition oxfordienne de HEYWORTH (2007), avec quelques « désaccords », recensés p. 135-140. Le texte reproduit des onze élégies est à chaque fois précédé d'un rappel de toutes les éditions commentées (depuis la fin du XIX^e^ s.). Une très copieuse bibliographie internationale précède l'ensemble, intégrant les *Edizioni e commenti citati* depuis 1487 (p. 7-64). On lui reprochera seulement de négliger les travaux sur Mécène, même ceux d'AVALLONE : on y reviendra pour l'orientation générale du commentaire « littéraire » sur l'esthétique augustéenne. L'introduction n'appelle pas de critique pour la datation proposée, vers -15 (p. 66). On adhérera au souci de maintenir l'idée d'une structure « organisée » du livre, autour de l'élégie VI, et d'une « alternance » entre la dominante lyrique et la dominante « antiquaire » (p. 68 *sqq*.), l'élégie « initiante » (IV.1) étant un « chant unitaire ». L'intervention fictive de l'*hospes* sert bien de caution à la veine « étiologique », mais l'inspiration amoureuse reparaîtra avec Cynthia. Il est exact que le prélude de IV.1 reflète une « duplicité », signe d'une tension entre la poésie étiologique et la thématique amoureuse du livre III (p. 77). *Recusatio* du lyrisme amoureux des livres I-III, au profit d'une élégie « étiologico-patriotique » (p. 78-79) ? Certes. Mais il faudrait aussi analyser les multiples « récusations » du grand lyrisme, qui précèdent la conversion au « programme national ». L'analyse du débat de Properce avec le mécénat et l'idéologie augustéenne sera présentée tardivement (p. 120 *sqq*.), avec d'utiles remarques sur le « protectorat » du prince et sur les limites de la « propagande » (p. 128-129). C'est ici qu'on regrettera de trouver un traitement purement thématique, et non « dialectique », de ce problème capital de l'esthétique augustéenne en gestation : le débat est permanent avec Horace et Virgile — il a été très bien cerné par Ph. LE DOZE (2014). Même remarque pour le « callimachisme », si bien étudié dans le débat contemporain, par W. WIMMEL : alors que les moindres fragments sont scrutés avec soin dans le commentaire, la synthèse, absente de l'introduction, paraît bien courte dans les p. 155-156 (en marge de l'élégie IV.1). La dimension « antiquaire », très sensible dans l'*ecphrasis* de Vertumne (p. 83 *sqq*.) ne doit pas éclipser totalement la malice possible d'un badinage adressé à l' « Étrusque » Mécène. De surcroît, on aimerait trouver une synthèse sur l'apport de l'archéologie nationale et des « antiquaires » : les abondantes références au Tite Live de la première décade et à Varron y incitaient. La Rome des origines, pure, frugale et virile, transparaît à chaque instant, comme repoussoir de la Rome de marbre contemporaine, avec ses *templa aurea* : le caractère central de IV.6, à la gloire de l'*aedes Apollinis*, a été relevé judicieusement (p. 100), quoique la naissance du mythe refondateur d'Actium, que le Commentaire dégagera, soit ici, comme dans les p. 128-129, sous-évaluée.

La présentation initiale des pièces est rigoureuse et axée sur un historique très complet des recherches portant sur la « structure ». Dans l'élégie I, les rapprochements avec le Virgile de l'*Énéide* VIII, avec Tibulle et Ovide, illustrent bien la curiosité archéologique pour le Palatin rustique et pastoral des origines, sous-jacent à la Rome « dorée » : ses interférences avec la topographie romuléenne sont bien analysées, par ex. p. 178 *sqq*. Les discussions de détail, en marge de la paléographie, par ex. *bubus / tutus* du v. 8, sont probantes ; il en va de même de *quod / quo* au v. 9 ; les remarques institutionnelles, par ex. sur les *comitia* (p. 185-186), sont précises et justes, tout comme l'archéologie du spectacle romain des v. 15-16 ; même remarque

pour les *compitalia*, confrontés avec la science des antiquaires (p. 192 *sqq*.), et, ultérieurement, pour le rituel antique du triomphe. Dans tout le commentaire de cette élégie, l'auteur montre une parfaite connaissance des plus récentes recherches sur la topographie primitive, confrontées avec la discussion critique des sources gréco-romaines (ici, on adhérera, v. 33, à la correction *Bovillae*). Dès le commentaire de l'élégie I, on note le souci des commentateurs de conjuguer toutes les sources poétiques gréco-romaines probantes — surtout le « callimachisme » — avec l'histoire religieuse : cette dernière apparaîtra pour l'*aedes Apollinis* de IV.6, et en général la mythographie du dieu ne se dissocie pas, comme dans les *Hymnes*, ou dans les *Fastes* d'Ovide ultérieurement, de l'histoire du temple et de ses *sacra*. L'élégie II, consacrée à Vertumne, s'éclaire par toute une érudition étruscologique (p. 398 *sqq*.), et le commentaire insiste à juste titre sur l'étiologie du *uicus Tuscus* (v. 50), avec de judicieuses remarques lexicographiques sur le couple *Tuscus / Etruscus* (p. 413). On regrettera toutefois de ne pas voir poser à ce propos le problème, récurrent dans le lyrisme augustéen, de l'atavisme étrusque de Mécène, plus présent dans le livre IV que ne le croient les commentateurs.

L'élégie III, avec l' « épître », du type des *Héroïdes*, de l'amante Aretusa à Lycotas qui l'a abandonnée pour l'aventure militaire orientale, atteste certes le « tournant » du livre IV (p. 507), l'accent mis sur l'éternel féminin. Les auteurs ont bien relevé que la fiction élégiaque est teintée de romanité : du souci d'insérer la passion dans les *Romani mores*, surtout dans la *fides* conjugale, et, plus encore, dans la trame de la politique « impérialiste » contemporaine (d'où la récurrence du péril parthe, conjuré en -16, après la restitution des enseignes ; cette dernière sera explicitée pour IV.6, avec les références bien connues, p. 891). Les auteurs ont bien discerné les interférences du lyrisme et du « politique », dominées par l'antimilitarisme littéraire des Élégiaques — évoqué dans l'*Introduzione*. Je renverrai à mon *Otium*... (1966), p. 403 *sqq*.

Le problème du pacifisme et du bellicisme « juste » (voir les remarques des p. 865-866 sur IV.6.51-52) domine la poésie augustéenne. La longue introduction à IV.4 (le drame de Tarpeia, p. 595 *sqq*.) élucidera l'exploitation des sources annalistiques et « antiquaires », et même de l'iconographie, orientée par la propagande (p. 607). Le lien étiologico-étymologique avec le Capitole est très bien souligné. Il est exact que Properce modifie son regard sur l'héroïne de la passion malheureuse, devenue une réprouvée de Rome (p. 601). Le commentaire explicite bien les données topographiques et toponymiques, ainsi que les éléments d'archéologie sabine (p. 617 *sqq*.). Les réminiscences homériques, pour la *teichoscopia*, et les échos de la mythologie tragique (notamment dans le monologue des v. 31-66, p. 643 *sqq*.) sont bien éclairés par un florilège de confrontations, et de mises au point lexicographiques. De même on appréciera l'analyse minutieuse du virgilianisme des v. 65 *sqq*. (p. 681 *sqq*.) ; la fin du poème illustre bien (v. 73-78), avec les *Parilia*, la permanence de l'archéologie religieuse, conjuguée avec la veine tragique et épique de la tradition gréco-romaine. Le commentaire de l'élégie V (p. 716 *sqq*.), malédiction contre la *lena*, souligne bien la continuité « érotique » avec le cycle de Cynthie, mais ne néglige pas pour autant l'éclairage socio-juridique (p. 717) : les auteurs exploreront la richesse de la tradition littéraire ; on regrettera que les nombreuses références à l'*ars amatoria* ovidienne ne servent pas toujours à mieux cerner le *meretricium* de la tradition comique latine, sauf pour le « cliché » de la *lena auara* (p. 775-778). La richesse des discussions lexicographiques, fort pertinentes, dissout un peu la netteté des analyses littéraires. On s'achemine alors au commentaire des grandes élégies du t. II, surtout l'élégie d'Actium (IV.6) et le message d'outre-tombe de Cornélie (IV.11).

L'élégie d'Actium dépasse la veine de l'hymne callimachéen à Apollon (p. 803 *sqq*.), et le commentaire sur l'*Apollon Actiacus* domine bien toute la poésie « apologétique » pro-augustéenne. Peut-être faut-il soumettre à la critique l'idée d' « intentions obscures ou perfides » — dans les nuances (p. 807), sur le rôle central d'Apollon. Connaissant les *Saturnales* de Macrobe, et surtout pour l'archéologie sabino-romaine, les commentateurs ne tirent pas tout le parti souhaitable du texte (I.17 *sqq*.) sur la *multiplex interpretatio* du dieu, archer victorieux et chantre de la gloire contemporaine. On peut aussi regretter que les repères œcuméniques du rêve impérialiste (v. 77 *sqq*.) soient sous-estimés, voir notre *Siècle d'Auguste* (p. 136-139). Le commentaire montre bien (p. 838-839 surtout) la dévaluation stratégique d'Agrippa, mais est-il sûr que le raccourci virgilien d'*Agrippa uentis et dis secundis* soit une louange totale ? Il est un peu fâcheux que la bibliographie ignore l'*Apollon* de J. Gagé.

La reprise, mémorielle, du cycle érotique de Cynthie (IV.7 et 8) inspire de bons commentaires, dominés par « la consistente presenza di Cinthia nel IV libro » (p. 904). Cynthie morte (IV.7.13) est réintégrée par IV.8 dans son enracinement galant : la « folle nuit des Esquilies », plongée diachronique dans le passé d'une grande passion, forme diptyque avec les promesses d'éternité de IV.7, cautionnées par toute une *ecphrasis* du monde infernal et par toute une série d'*exempla* mythologiques — avec mainte référence à l'Hadès homérique (p. 961 *sqq*.). L'élégie IV.8 trahit une inflexion, du prélude « étiologique » (p. 1008 *sqq*.) à la biographie érotique ; elle se révèle riche de connotations sociologiques, fort bien relevées, sur les modes capillaires et autres (p. 1039 *sqq*.), et sur la convivialité galante (v. 35 *sqq*., p. 1054 *sqq*.) : l'époque attend l'*Ars amatoria.* Les références topographiques à l'Esquilin sont bien élucidées : on souhaiterait néanmoins qu'à cette date (16 av. J.-C) la présence de Mécène, le seigneur de l'Esquilin, bien dégagée (p. 1014-1015), dépassât les références topographiques.

Les élégies IX et X se situent dans l'itinéraire à la fois étiologique et patriotique : elles chantent l'Hercule Romain, lié au culte de l'*Ara Maxima*, et la réhabilitation romuléenne du Jupiter Férétrien. Si l'*Ara Maxima*, à la différence du temple primitif de la Velia, ne figure pas dans le catalogue des restaurations de *RG*, XIX, l'archéologie de Tite Live, I et de l'*Énéide*, VIII y supplée, dominée par la légende du brigand Cacus, *aition* de l'Autel (p. 1105 *sqq*.) : on souligne à juste titre la différence entre l'Hercule virgilien et le héros propertien (p. 1110).Toute l'érudition des antiquaires est bien exploitée, comme est bien analysée « la diffusione del culto nell'ambiente augusteo » ; les implications du culte avec la propagande anti-antonienne (p. 1112) sont nettes, comme le lien avec le culte, très politique, de la *Fortuna redux* ; les entreprises poétiques d'héroïsation du *princeps*, dans les *Odes romaines* d'Horace (voir p. 1114) sont toutefois minorées. Le détail du commentaire apportera toutes les confrontations textuelles souhaitables, qui éclairent la mythification de la Rome pastorale archaïque, et des antiquités sabines. Il est dommage que l'archéologie religieuse de l' « Hercule romain » néglige l'étude fondamentale de J. Bayet.

La même remarque vaudrait pour le commentaire de l'élégie X, riche au demeurant de précisions sur la politique religieuse d'Auguste, sur ses « restaurations », ainsi que sur la topographie du sacré contemporain. L'ouvrage se termine avec le commentaire de la brillante élégie XI, centrée sur le message posthume de Cornélie. Les mises au point prosopographiques (p. 1347-1348 : commentaire des v. 55-56) sur la personnalité et l'entourage familial de la fille de Scribonie sont probantes. On acceptera l'exégèse de l'intervention d'Auguste (v. 60) comme « reazione emotiva » (p. 1351 *sqq*.) — avec les nuances qui s'imposent sur la « divinité vivante » du prince… dont l'émotion n'est pas si invraisemblable. Les mythes d'outre-tombe (p. 1285 *sqq*.) font l'objet d'une synthèse précise, qui associe l'Alceste d'Euripide à

l'Eurydice virgilienne, mais dans le détail des exégèses, on appréciera que le topos tragique laisse à l'élégie, associée au pathos maîtrisé, sa romanité : pour le sens de la continuité gentilice et de la « gloire », comme pour la perennité de l'amour conjugal. On a exploré toute la problématique du mariage romain et l'importance de la législation familiale d'Auguste (p. 1269-1270 ; p. 1359-1360 — plus précis sur les privilèges légaux de la *lex de maritandis ordinibus*). L'importance de l'armorial et du traité des vertus nobiliaire est bien soulignée, et notamment dans les multiples mentions de la *gens Cornelia* (p. 1280-1281 ; p. 1322 *sqq*.). Tous les Scipions, *exempla* privilégiés de l'annalistique, immortalisés par le célèbre Tombeau de la Porte Capène et son épigraphie édifiante, sont évoqués ici et là dans le commentaire de l'élégie XI. Les auteurs ont bien vu cette influence des *elogia* aristocratiques, dans les v. 60 *sqq*. Si ces « éloges » du Tombeau ne concernent que les mâles de la *gens*, la vertu exemplaire de Cornelia, la matrone *uniuira* valorisée par toute l'idéologie augustéenne, se détache fort bien de la fin du message d'outre-tombe — voir les p. 1281-1282 du commentaire. Tous les problèmes de la *fides* conjugale, de la continuité de la race, du veuvage (v. 75 *sqq*., p. 1378) et du remariage (v. 91-94), ont été bien éclairés. Le Commentaire, ici comme auparavant, tient la balance égale entre l'héritage poétique gréco-romain, plus vaste que le « callimachisme », et la romanité : l'empreinte du *mos maiorum* et la mémoire écrite des annales, mise en honneur par l' « organisation de l'opinion ».

Cette monumentale édition commentée se recommande d'abord par la précision lexicographique, consacrée par un index des « parole notevoli » ; le commentaire lexicographique ne se dissocie pas de la discussion critique sur les « variantes » textuelles, souvent très probante, par ex. pour *Nile, tuus* de VIII.39. On louera globalement l'utilisation de l'érudition historique, surtout les références à l'archéologie religieuse, à l'étiologie des cultes, avec quelques réserves bibliographiques — pour Apollon et pour Hercule. Même réserve pour l'image, très minorée, des débats théoriques de l'époque, dominée par la tension entre le lyrisme « épicuréisant » du lyrisme érotique et la quête d'une esthétique de la grandeur. Le caractère sommaire des remarques sur Mécène et sur le « mécénat », rançon de lacunes bibliographiques, est seul à déplorer.

Jean-Marie André.

Sandra Citroni Marchetti, *La scienza della natura per un intellettuale romano : studi su Plinio il Vecchio* (Biblioteca di « Materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici », n° 22) : Pise-Rome, Fabrizio Serra editore, 2011, 302 pages.

Ce volume de douze chapitres, qui comprend neuf articles parus entre 2003 et 2008, repris avec des modifications, et trois études nouvelles (chapitres 1, 11 et 12), s'inscrit dans la continuité de l'ouvrage que Sandra Citroni Marchetti avait publié en 1991 (*Plinio il Vecchio e la tradizione del moralismo romano*, Pise, Giardini, Biblioteca di « Materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici », n° 9) : contre l'image d'une œuvre hétérogène, il s'agit de montrer la cohérence structurelle de l'*Histoire naturelle* en recourant au concept de « tradition », désignant l'ensemble des connaissances philosophico-littéraires et rhétoriques élaborées depuis la période grecque classique et accessibles à l'époque de Pline. Comme S. Citroni Marchetti le rappelle à plusieurs reprises, la démarche suivie ne consiste pas à rechercher les sources précises des éléments du discours plinien, mais à mettre en évidence les grandes « linee di coerenza » (p. 12) qui intègrent des éléments divers et assurent l'unité de l'œuvre. Pline apparaît ainsi comme un « intellectuel » qui

s'inscrit pleinement dans son époque (cohérence avec les représentations politiques des Flaviens) tout en héritant de traditions de pensée anciennes qu'il met au service d'un encyclopédisme philanthropique. C'est ce projet d'ensemble que les études présentées cherchent à développer, en abordant dans un premier temps différents aspects de la représentation de Pline comme auteur (dans les cinq premiers chapitres, qui utilisent de manière récurrente la préface de l'*Histoire naturelle* et la *Lettre* 3, 5 de Pline le Jeune, à Baebius Macer), puis en analysant des motifs précis tirés des développements scientifiques.

Le premier chapitre, intitulé « Autore e materia enciclopedica. Per un'introduzione » (p. 13-30), met en évidence l'expression d'une subjectivité de l'auteur, qui reproduit le point de vue et la sensibilité de son milieu : S. Citroni Marchetti aborde aussi bien les éléments biographiques (notamment le rapport entre l'intellectuel et le pouvoir flavien) que « l'image stylisée et idéalisée » (p. 27) que l'auteur donne de lui-même. Dans le deuxième chapitre (« La veglia e il dipinto. Modelli culturali per un programma di laboriosità », p. 31-55), S. Citroni Marchetti analyse le motif, présent dès la préface (*praef.* 16), d'une œuvre faite pour l'utilité plus que pour l'agrément, et issue d'un travail qui nécessite de longues veilles : mettant ce thème en rapport avec le programme politique des Flaviens et avec le statut de Pline, qui continue par son travail nocturne son activité au service du pouvoir impérial (p. 31-34), elle étudie plus spécifiquement les multiples résonances, dans toute la tradition antique, du motif de la veille studieuse ; après avoir laissé de côté l'hypothèse d'une reprise du thème de l'ἀγρυπνία du lettré tel qu'on le trouve chez Callimaque (à propos d'Aratos), elle met en évidence une allusion possible à la conception platonicienne de l'ἀσχολία (*Lois*), qu'elle nuance toutefois en montrant la place que tient dans la conception plinienne le motif proprement romain de la veille, qui caractérise le travail de l'agriculteur. En parallèle de ce premier motif, S. Citroni Marchetti étudie ensuite (p. 48-54) l'analogie, développée dans la préface (26 *sq.*), entre l'œuvre et les tableaux inachevés des peintres, dans laquelle elle voit un nouveau rapprochement possible avec un passage des *Lois* de Platon. Le troisième chapitre (« Passione di lettura, e di scrittura », p. 56-71) aborde la lecture et l'écriture, dans leur dimension concrète attestée par la *Lettre* 3, 5 de Pline le Jeune (qui peint son oncle au travail) et à travers les motifs présents dans la préface de l'*Histoire naturelle*, dont l'arrière-plan littéraire est précisé : la multiplication des références intertextuelles établit ainsi une connivence avec les lecteurs lettrés, et en particulier avec le premier d'entre eux, Titus ; ce développement s'achève avec une étude de l'image des *thesauri* (*praef.* 17), qui sous-tend l'encyclopédisme plinien, et dont S. Citroni Marchetti retrace la tradition littéraire. Le quatrième chapitre (« Le scelte di un intellettuale », p. 72-99) revient sur les différents aspects de l'*utilitas* que revendique Pline ; malgré ses déclarations sur la médiocrité de son *ingenium* (*praef.* 12), l'effort de Pline pour faire une œuvre nouvelle à partir de matériaux divers (*praef.* 15) peut être mis en relation avec une tradition (exprimée dans le *Panégyrique* d'Isocrate et attestée chez Platon à propos de Tisias et de Gorgias) consistant à considérer la rhétorique comme capable de rendre les sujets toujours nouveaux et différents. Le cinquième chapitre (« L'autore comme personaggio », p. 100-124) décrit le rôle que joue Pline au sein de son œuvre, « come autore che all'interno dell'opera dice "io" » (p. 100). Dans ce développement, l'image de l'auteur liée à l'énonciation propre à la préface (Pline s'adressant à Titus, *tu*, puis aux Flaviens, *uos*) est complétée par une étude du « je » à l'intérieur des développements de l'œuvre : interventions sporadiques, certes, mais qui permettent à l'auteur d'apparaître discrètement comme un personnage engagé par sa propre expérience dans la connaissance scientifique. Les chapitres qui suivent traitent de thèmes généralement localisés dans un passage précis de l'œuvre, toujours dans l'intention de mettre en

évidence le rapport de Pline aux traditions littéraires et philosophiques antiques. Ainsi le chapitre 6 envisage « Plinio, Anassagora e le pietre cadute dal sole » (p. 125-146) : constatant qu'Anaxagore, mentionné en 2, 149-150 pour avoir prédit la chute d'une météorite, ne figure pas parmi les *auctores* énumérés par Pline, S. Citroni Marchetti étudie les différents textes antiques qui abordent l'anecdote, et conclut à l'utilisation d'une tradition doxographique ; le passage permet par ailleurs à Pline, par le recours à la première personne (*ego ipse uidi*), d'apparaître à côté d'Anaxagore, dont il rejette du reste la doctrine physique. Le chapitre 7, « Policrate di Samo e la felicità » (p. 147-171), étudie les deux mentions de l'anneau de Polycrate, tyran de Samos, qui figurent en 33, 27 et en 37, 3. Contrairement à ce que l'on pourrait attendre d'après le témoignage d'Hérodote notamment, le recours à la figure de Polycrate n'est pas directement lié, chez Pline, au motif du bonheur et de la fortune (analysé en 7, 130 sans mention de Polycrate), mais permet de donner une dimension historique supplémentaire à la présentation des anneaux et des pierres précieuses. Dans le chapitre 8 (« La rappresentazione del denaro », p. 172-192), S. Citroni Marchetti étudie la présence du thème de l'argent dans l'*Histoire naturelle*. Il ne s'agit pas ici de l'analyse d'un passage unique, mais d'une étude transversale qui aboutit à des résultats intéressants concernant la structure générale de l'œuvre : constatant que le thème est totalement absent du livre II (cosmologie) et qu'il n'apparaît qu'au livre VI (le dernier des livres consacrés aux parties de la terre) pour évoquer les richesses de l'Inde, avant de se multiplier par la suite à partir du livre VII (sur l'homme), jusqu'à devenir un thème structurant du livre XXXVII, dans lequel les pierres sont classées selon leur prix, S. Citroni Marchetti y voit un passage de la connaissance pure, au début de l'œuvre, à l'expérience économique des hommes. Le chapitre 9 (« L'amore innocente del delfino », p. 193-202) analyse les différentes anecdotes proposées par Pline en 9, 24-28 à propos de l'amitié entre l'homme et le dauphin, en lien avec les textes parallèles (notamment chez Aristote, Plutarque, Aulu-Gelle et Élien). Le chapitre 10 (« Tiberio Gracco, Cornelia e i due serpenti », p. 203-227) aborde la fameuse anecdote des deux serpents découverts par Tibérius Gracchus père et interprétés comme un présage de mort ; cette anecdote, présentée par Cicéron dans le *De diuinatione* ainsi que par Valère Maxime et par Plutarque, et dont Pline donne une version largement résumée en 7, 122, est mise en perspective par des considérations sur la réception médiévale de ce motif et sur sa présence dans le folklore. S. Citroni Marchetti termine ce chapitre par l'étude des deux expressions *uxori parcere* et *rei publicae consulere*, dont le rapprochement traduit une nouvelle fois l'idéologie exprimée dans l'ensemble de l'œuvre. Dans le chapitre 11 (« Uno spettacolo con elefanti », p. 228-263) est traité le passage de 8, 20-21 consacré aux combats contre des éléphants organisés à l'occasion de l'inauguration du théâtre de Pompée, en 55 av. J.-C., dont le contexte est précisément rappelé à l'aide de plusieurs extraits de Cicéron ; S. Citroni Marchetti relève, dans la description de Pline, des termes qui rappellent les descriptions de batailles chez les historiens, et d'autres qui donnent un aspect humain à la souffrance des éléphants, justifiant ainsi la *misericordia* éprouvée par le public. Là encore, le passage est mis en parallèle avec les autres textes antiques qui traitent du même événement (Cicéron, Dion Cassius, Sénèque en particulier, dont les différentes approches sont caractérisées p. 258-262). Enfin, le chapitre 12 (« Guardare il mondo, descriverlo, agire in esso. Per una conclusione », p. 264-275) reprend le thème de la place de l'homme dans le monde, en particulier dans le cadre de son rapport aux autres animaux. Le motif de la faiblesse naturelle de l'homme (seul animal qui soit nu à la naissance, comme Pline le rappelle au début du livre 7) est mis en relation avec plusieurs textes grecs (la figure de Prométhée dans le *Protagoras* de Platon ou dans les *Mémorables* de Xénophon) ; une nouvelle fois, S. Citroni Marchetti

rappelle (p. 266) qu'il serait inutile et hors de propos de faire l'hypothèse d'une « linea diretta con l'esperienza pliniana », mais que de tels rapprochements invitent à constater la permanence et la vitalité de certains motifs. Elle montre ensuite l'importance de la conception plinienne de l'homme sans la nature, à l'origine de certains développements d'Érasme. La conclusion générale revient aux enjeux généraux de l'œuvre, aux différents rapports qu'elle entretient avec le monde de la nature et au rôle qu'y joue « un'ideologia, umanitaria e politica, che può essere riconosciuta come fondamentalmente coerente » (p. 275). L'ensemble est complété par une bibliographie développant les références utilisées dans l'ouvrage ainsi que par un index des passages d'auteurs antiques cités.

Cette série d'études contribue donc à la réévaluation du rôle de Pline comme « intellectuel » écrivant dans un contexte politique et idéologique précis, héritier direct ou indirect de multiples traditions scientifiques, littéraires et philosophiques, auxquelles son projet encyclopédique donne une nouvelle unité. Bien qu'il ne s'agisse pas d'une approche exhaustive et que les chapitres consacrés à des détails du texte ne soient pas toujours articulés entre eux, l'ouvrage de S. Citroni Marchetti fournit d'utiles analyses de passages ponctuels de l'*Histoire naturelle* ainsi qu'une contribution importante aux études portant sur le projet plinien dans son ensemble.

Jean-Baptiste Guillaumin.

Mathilde Mahé-Simon & Jean Trinquier (dir.), *L'histoire d'Alexandre selon Quinte-Curce* (Collection « Recherches ») : Paris, Armand Colin, 2014, 299 pages.

Ce volume est doublement original. Il participe à la réhabilitation de la seule version latine étendue de la geste d'Alexandre : après avoir fasciné les cours royales de l'Europe moderne, l'œuvre de l'énigmatique Q. Curtius Rufus est tombée dans un relatif discrédit au XX^e^ siècle en raison de l'obscurité de ses sources, des incertitudes sur sa datation et de la facture rhétorique du récit ; dédaignée tant par les philologues que par les historiens, elle a par conséquent été peu étudiée durant les dernières décennies. C'est aussi, à la connaissance des directeurs du volume, le premier ouvrage collectif consacré à l'auteur des *Histoires d'Alexandre* (p. 27). Ne serait-ce que pour cela, nous savons gré aux contributeurs d'avoir participé à cette entreprise.

Les onze contributions du volume sont précédées d'un avant-propos rédigé par M. Mahé-Simon et J. Trinquier (p. 7-27). Plus qu'un avant-propos, ces pages sont en fait une introduction qui présente Quinte-Curce et ses *Histoires d'Alexandre*, allant du général au particulier. De la figure d'« Alexandre à Rome », à la fois fascinante et problématique aux yeux des Romains, on passe à un court chapitre intitulé « Écrire en latin l'histoire d'Alexandre », qui montre que l'innovation de Quinte-Curce est d'« avoir écrit en latin et pour lui-même le récit des événements du règne d'Alexandre, sans en faire un chapitre d'une histoire universelle orientée vers l'avènement de la puissance romaine ni se contenter d'écrire une *Vie d'Alexandre* pouvant être mise en regard avec la biographie d'autres grandes figures, romaines ou étrangères » (p. 14-15). S'ensuit un développement sur « Quinte-Curce dans la tradition des histoires d'Alexandre », avec une réflexion valorisante pour l'historien sur l'utilisation, par Quinte-Curce, de ses sources. On passe ensuite à la question épineuse de « La datation des *Histoires* de Quinte-Curce » : M. Mahé-Simon et J. Trinquier optent avec beaucoup de prudence mais aussi de pertinence pour une rédaction des *Histoires d'Alexandre* dans la seconde moitié du I^er^ siècle ap. J.-C.,

plus précisément à l'époque claudienne, éventuellement vespasienne ; ils ne se prononcent pas en revanche sur l'identification de l'auteur, se contentant de faire état des hypothèses déjà connues. L'avant-propos comprend encore un peu plus d'une page dédiée à la « Réception et postérité des *Histoires d'Alexandre* de Quinte-Curce ». Il s'achève enfin par quelques lignes présentant les trois sections du livre.

La première partie a pour titre « La figure d'Alexandre » (p. 29-90). Elle comporte trois contributions qui ont en commun de s'intéresser à l'image d'Alexandre construite par Quinte-Curce. D. Briquel, dont l'article ouvre la section, s'appuie sur l'image négative d'Alexandre dans l'excursus qui lui est consacré au livre IX de l'*Ab Vrbe condita* de Tite Live (IX, 17-19) pour montrer les limites qu'a connues la référence à la figure d'Alexandre le Grand pour les Romains, même si l'*imitatio Alexandri* était un modèle pour tout ambitieux soucieux de se faire un nom à Rome (p. 31-51). — Ch. Guittard a choisi comme sujet d'étude un rituel religieux étranger à la mentalité romaine, la « proskynèse », mise en scène par Quinte-Curce au livre VIII ; l'article met en exergue l'originalité du regard de l'historien latin (p. 53-60). — Enfin, pour terminer cette première partie, S. Barbara étudie la forme et la genèse d'une péripétie romanesque de la vie d'Alexandre, en l'occurrence le fameux rêve du Macédonien dans l'épisode du siège d'Harmatelia en Inde (p. 61-90).

La deuxième grande partie, « L'écriture de l'histoire » (p. 91-138), comme son titre l'indique, porte sur les caractéristiques de l'écriture de l'auteur des *Histoires d'Alexandre* ; forte de quatre articles, elle met en lumière les qualités propres du récit de l'historien romain : utilisation des sources, imitation, procédés de composition. M. Mahé-Simon examine les sources de Quinte-Curce en prenant l'exemple du personnage de Parménion, celui des compagnons d'Alexandre dont l'image est la plus contrastée dans les sources relatives à la geste du Macédonien parvenues jusqu'à nous (p. 93-108). — L'article de L. Baccesi, le seul qui ne soit pas rédigé en français mais en italien, porte sur des questions d'imitation littéraire « di Curtio e da Curtio » à partir de trois exemples : Quinte-Curce VIII, 5, 8-11 et VIII, 1, 20-52 pour Quinte-Curce imitateur ; Pétrarque, *Vir. Ill.*, *Alex.*, 50, p. 70 pour Quinte-Curce imité (p. 109-118). — Les deux autres contributions de cette deuxième partie portent sur la composition d'ensemble des *Histoires* : O. Devillers consacre une brève étude aux analogies et aux contrastes dans les *Historiae Alexandri*, en procédant à une comparaison entre les récits de deux campagnes menées par Alexandre aux confins du monde, l'une en Scythie dans le livre VII, l'autre chez les Sudraques au livre IX (p. 119-124). — Y. Yakoubovitch s'attache de son côté aux techniques utilisées par Quinte-Curce dans sa construction du portrait d'Alexandre : échos, diptyques et effets de bouclage (p. 125-138).

La troisième partie de l'ouvrage est de loin la plus longue puisqu'elle comprend à elle seule davantage de pages que la première et la deuxième réunies, tout en ne comportant que quatre contributions (p. 139-264). Elle se concentre sur « L'Orient de Quinte-Curce », contrée que l'historien impérial est l'un des rares à évoquer avec autant de détails. — Cl. Rapin se livre à un développement particulièrement étoffé sur les sources de Quinte-Curce relatives à la route parcourue par Alexandre le Grand en 330-329 av. J.-C., en Asie centrale, du Caucase au Tanaïs (p. 141-186) ; dans son étude, il démontre avec beaucoup d'acribie que le texte de l'historien latin s'appuie sur une carte combinant deux schémas de l'espace pontique, avant de conclure que « l'apport de Quinte-Curce ne peut (…) pas être considéré en dehors du long processus littéraire qui aboutit à des descriptions géographiques composites faites de données d'origines diverses » (p. 186). — J.-P. Mahé, quant à lui, s'est attaché à « Quinte-Curce et l'Arménie » à partir des sept allusions très rapides à l'Arménie et aux Arméniens présentes dans les *Histoires d'Alexandre* ; elles posent

trois questions : celle de l'organisation politique, administrative et territoriale de l'Arménie achéménide, les doutes qu'on peut avoir sur une hypothétique conquête du pays par Alexandre, enfin la nature des théories qui expliquent la confusion entre le Caucase et l'Hindou-Kouch (p. 187-197). — Ch. Lerouge-Cohen a préféré se pencher sur les quatre occurrences qui se rapportent aux Parthes (II, 12, 11 ; V, 7, 9 et 8, 1 ; VI, 2, 13) ; elle y voit la preuve que l'œuvre de Quinte-Curce est sous-tendue par le thème de la rivalité entre Alexandre et les Romains (p. 199-210). — Enfin, dernier contributeur de cette troisième partie, J. Trinquier examine en détail le développement du livre VIII des *Histoires d'Alexandre*, consacré aux souverains indiens, dans un article intitulé « Alexandre au miroir des rois indiens » ; il examine successivement les sources de l'historien romain pour les rois indiens et leur image selon Quinte-Curce, avant de s'interroger sur la fonction du développement de l'auteur sur la royauté indienne (p. 211-262).

L'ouvrage s'achève par un épilogue dû à Ch. Grell et portant sur la question de la postérité de Quinte-Curce et de Plutarque au Grand Siècle (« Alexandre le Grand ou le rêve des princes : lectures de Quinte-Curce et de Plutarque au XVII^e^ siècle », p. 267-293).

Le volume, on le voit, ne manque pas d'intérêt. Force est de reconnaître que les différents contributeurs ont servi ce projet par des études stimulantes. Quelques regrets cependant : les trois grandes parties sont disproportionnées, en raison non pas du nombre de contributions de chacune (3 / 4 / 4), mais de la taille des différents articles, qui vont de six pages pour le plus court à plus de cinquante pour deux d'entre eux, relevant chacun de la troisième partie. Manquent également selon moi une bibliographie générale, regroupant tous les titres cités dans les différentes études, et un index. Le volume y aurait gagné en lisibilité. Il va sans dire qu'il n'en reste pas moins que le livre recensé ici intéressera aussi bien les spécialistes de Quinte-Curce que ceux d'Alexandre et de l'Orient, certains des articles étant de véritables monographies inédites sur une question donnée.

Martine Chassignet.

James Uden, *The Invisible Satirist. Juvenal and Second-Century Rome* : Oxford, Oxford University Press, 2015, 260 pages.

Reprenant et prolongeant les conclusions d'un travail doctoral antérieur, le présent volume prend appui sur le constat suivant : bien qu'il apparaisse traditionnellement comme un âpre redresseur de torts au poinçon acéré, le personnage textuel de Juvénal au sein des *Satires* est en réalité enveloppé d'une sorte de voile qui tend à le dérober à la vue du lecteur. En introduction, Uden souligne ainsi le caractère nébuleux de cette figure, sur laquelle les poèmes satiriques eux-mêmes ne renseignent guère. Toutefois, au rebours d'une frange de la critique uniquement intéressée par la performance poétique que donnent à voir les *Satires*, il juge nécessaire de (re)placer la *persona* juvénalienne au cœur de l'analyse afin de saisir toute la portée politique et sociale de ces textes. L'introduction se poursuit par une contextualisation éclairante, Uden rappelant notamment que l'œuvre de Juvénal est contemporaine des *Épigrammes* de Martial, avec lesquelles elle partage une inclination à l'invective, mais aussi de l'épopée flavienne, à laquelle elle n'hésite pas à emprunter certains motifs, inévitablement dévoyés.

Le premier chapitre entend démontrer que l'« invisibilité » de la *persona* de Juvénal doit se concevoir en partie à l'aune de l'environnement politique et culturel des premières années du règne de Trajan. Selon Uden, le profil du locuteur indéfini

de la *Satire* I répond au traumatisme qu'ont manifestement causé les *delatores* sous Domitien ; ceux-ci polluaient le débat public en lançant de violentes accusations contre des membres de l'élite aristocratique. Une forme de rupture s'observe par conséquent avec la pratique lucilienne de la *libertas*, qui privilégiait l'attaque *ad hominem*, alors que la critique juvénalienne procède par suggestions, déductions, provocations du lecteur ou même silences. Une consultation du *Dialogue des orateurs* de Tacite, contemporain des *Satires*, révèle une préoccupation similaire pour les dangers du discours critique.

Dans l'ensemble du recueil, le poète prend donc soin d'éviter les autoreprésentations, cédant volontiers à un usage discursif qu'Uden assimile, de manière tout à fait opportune, à une forme de ventriloquie. Il confie ainsi la conduite du propos à une dénommée Laronia dans le cours de la *Satire* II ou à un certain Umbricius à l'intérieur de la *Satire* III. Surtout, pour Uden, l'impossibilité de saisir l'identité réelle du locuteur devient un thème qui, en fonction des contextes, acquiert différentes significations. Du reste, la *persona* juvénalienne se perd dans une sorte de brouillard chronologique naissant de la coprésence de grandes figures de l'histoire romaine et de sombres inconnus qui semblent appartenir au présent de l'écriture. De nouveau, Uden trouve dans l'œuvre d'un auteur contemporain, Dion Chrysostome cette fois, des éléments aptes à éclairer la stratégie « opacisante » de Juvénal.

Le troisième chapitre s'attache à la dichotomie du grec et du romain telle qu'elle transparaît notamment dans la *Satire* III. Uden montre que ces catégories ethniques et culturelles ont été redéfinies et qu'il paraît peu pertinent de placer, comme l'ont fait certains commentateurs, Juvénal dans une tradition remontant à Caton l'Ancien et refusant toute influence de l'une sur l'autre. Sous Trajan et, à plus forte raison, sous Hadrien, né en Espagne, la porosité culturelle est de mise, et les invectives contre les Grecs au sein de la Satire III sont formulées par Umbricius, qui, fuyant Rome, fait le choix paradoxal de se réfugier à Cumes, dont on sait la forte imprégnation hellénique. Selon Uden, il s'agit moins de railler ce locuteur désabusé que de mettre en lumière l'absence, dans l'Empire, de tout espace purement romain. Cette démonstration, nourrie de références à des lettres de Pline, ne manque pas d'intérêt, mais il eût sans doute été préférable de la relier plus explicitement à l'idée centrale du livre, celle d'un obscurcissement délibéré de la *persona* du satiriste.

L'analyse se porte ensuite sur la *Satire* VIII par l'intermédiaire d'un rapprochement avec le pamphlet de Daniel Defoe *The True-Born Englishman*, où de nettes allusions à Juvénal se font jour. L'un et l'autre texte se rejoignent dans leur propension à fustiger l'habitude prise par certains contemporains — que ce soit dans la Rome d'Hadrien ou dans l'Angleterre de Guillaume III — d'associer l'excellence d'un individu à sa naissance. La vraie *nobilitas* correspond à la vertu et ne doit pas être fonction de l'ascendance. L'idée d'étudier la *Satire* VIII à la lumière du poème satirique de Defoe n'est pas mauvaise, mais, une fois encore, le postulat de la démonstration d'ensemble est, sinon totalement occulté, du moins mis en sourdine.

Cette idée de départ fait toutefois sa réapparition au sein du chap. V, qui propose une analyse ciblée de la *Satire* X. Soucieux de « discerner les biens véritables de ceux qui leur sont tout à fait contraires », Juvénal y adopte un ton plus philosophique et livre une pièce s'apparentant volontiers à une diatribe cynique. Aussi prête-t-il une nouvelle voix à sa *persona*, engagée dans des jeux de polyphonie depuis le début du recueil. Uden cherche ici à montrer que le profil du prédicateur cynique n'est pas tant choisi pour fustiger les idées trompeuses passées en revue par le locuteur que pour décrier l'expansion du cynisme grec à Rome au début du IIe siècle ap. J.-C. La figure de Démocrite, évoquée au sein du texte en tant que modèle de sagesse prompt à rire de tout, fait l'objet d'un traitement particulier.

Le dernier chapitre de cette monographie s'intéresse spécifiquement à la *Satire* XII, axée sur le thème de la chasse à l'héritage, que le satiriste appréhende principalement à travers le prisme des sacrifices faits aux dieux. Juvénal fait apprêter des offrandes qu'il compte adresser aux divinités de la triade capitoline pour célébrer le retour de son ami Corvinus, miraculeux rescapé d'un naufrage. Peu en auraient fait autant pour un homme possédant trois héritiers naturels, mais que ne sacrifierait-on pas en l'honneur de Gallitta ou de Pacius, riches et sans héritier ? Uden interprète cette satire comme une critique religieuse, fondée sur une dénonciation de la pratique du sacrifice, que l'on a vidée de sa dimension symbolique en y mêlant des intérêts bassement mercantiles. Il se focalise ainsi sur les liens, particulièrement propices au déploiement du discours satirique, entre religion et *captatio testamenti*.

En définitive, ce livre est jalonné d'analyses stimulantes reliant l'œuvre juvénalienne non seulement aux modèles satiriques s'offrant à l'auteur, mais aussi et surtout au contexte de production lui-même, c'est-à-dire la Rome de Trajan et d'Hadrien. En guise d'épilogue, Uden, prenant appui sur la *Satire* XV, affirme ainsi que l' « invisibilité » de la *persona* du satiriste est liée, de toute évidence, à une conception nouvelle de la culture romaine et de sa propagation à travers le monde. Au IIe siècle de notre ère, il est chimérique de penser la romanité, étendue par exemple à l'Égypte à laquelle s'attache en propre la *Satire* XV, en termes de pureté civilisationnelle ; le personnage textuel de Juvénal, par son caractère changeant, trahit l'évanouissement des vieilles certitudes identitaires romaines et suggère que l'*Vrbs* est versée dans une irréductible dualité, celle du même et de l'autre.

Robin Glinatsis.

Olivier Devillers (dir.), *Les* opera minora *et le développement de l'historiographie tacitéenne* (Collection « Scripta antica », n° 68) : Bordeaux – Paris, Ausonius – De Boccard, 2014, 223 pages.

L'idée de ce livre a germé dans l'esprit des neuf collègues qui ont participé à un atelier de la 7e *Celtic Conference in Classics* (Bordeaux, 5-8 septembre 2012). Cet atelier avait réuni des spécialistes de Tacite autour d'un thème donné, à savoir ses opuscules — *Agricola*, *Germanie*, *Dialogue des orateurs*. À l'issue de la Conférence, il fut décidé de rédiger un ouvrage consacré aux *opera minora* de l'historien, mais aussi d'élargir le nombre des contributeurs, ce qui fut fait. Disons-le d'emblée, le résultat est des plus stimulants. L'ouvrage, qui comprend treize articles — sept en anglais, cinq en français et un en italien — s'articule en trois ensembles parfaitement équilibrés et au contenu cohérent.

La première partie, intitulée « Approches générales » (p. 13-70), aborde le corpus des *opera minora* dans sa totalité et en lien avec la production historiographique ultérieure de Tacite. Elle débute par une contribution introductive due à l'organisateur de l'atelier et directeur du volume, O. Devillers (« Les *opera minora* "laboratoire" des *opera maiora* », p. 13-30). O. Devillers y indique l'angle d'approche du volume, à savoir établir dans quelle mesure les *opera minora* ont contribué à forger un certain nombre d'aspects qui caractérisent les *opera maiora* ; il expose également les pistes de réflexion qui ont guidé les contributeurs selon trois grands axes : 1) narration (plan, intertextualité, réélaboration de la matière) ; 2) historiographie (inscription de l'historien dans la tradition littéraire antérieure ; modalités de la citation des sources le cas échéant ; réflexion de l'auteur sur l'état et la nature de sa documentation) ; 3) idéologie, en l'occurrence essentiellement la notion de

libertas, concept-clef indispensable pour comprendre la pensée tacitéenne ; pour terminer, il pose également avec beaucoup de pertinence la question de la cohérence du corpus des *opera minora*. Des trois autres contributions de cette première partie, l'une occupe une place à part : il s'agit de celle de M.A. Giua (« Pace e libertà dall'*Agricola* agli *Annales* : il Tacito incompiuto di Arnaldo Momigliano », p. 45-57), qui revient sur l'ouvrage qu'A. Momigliano avait projeté de consacrer à la pensée politique de Tacite sans jamais l'écrire en définitive ; la savante italienne montre comment la vision d'A. Momigliano a évolué en fonction de sa propre expérience durant l'époque fasciste et son exil en Angleterre. Les deux autres portent sur la rhétorique de Tacite. Celle de H. Haynes (« The in- and outside of history : Tacitus with Groucho Marx », p. 31-44) met l'accent sur l'ironie et la dynamique « intérieur » / « extérieur » présentes dans les opuscules tacitéens, en assortissant son argumentaire d'une comparaison avec deux jeux de mots de Groucho Marx. L'article d'E. Keitel (« "No vivid writing, please" : *euidentia* in the *Agricola* and the *Annals* », p. 59-70) traite de la question de l'*euidentia / enargeia* chez Tacite en s'appuyant sur des exemples de scènes de peur et de désolation empruntés, comme le titre l'indique, à l'*Agricola* et aux *Annales*.

La deuxième grande partie aborde des questions spécifiques à chaque *opus minus* et regroupe cinq contributions sous un chapeau général intitulé « Regards singuliers sur les *opera minora* » (p. 71-145). V. Pagán (« Fear in the *Agricola* », p. 73-86) se concentre sur le thème de la peur dans l'*Agricola* en se livrant à une étude lexicale au terme de laquelle elle conclut : « That is to say, the Roman, elite, senatorial reader learns more about his own fears than the fears of Agricola, Domitian, the Roman army, or the tribes of Britain » (p. 86). L'*Agricola* est encore au centre de la contribution suivante. J. Mambwini Kivuila-Kiaku (« Réflexion sur le processus de la romanisation forcée de la Bretagne dans la textualité de l'*Agricola* et ses conséquences sur le destin de l'empire », p. 87-99) analyse les grands moments du processus de la romanisation de la Bretagne, tels qu'ils se dégagent de l'*Agricola*, et se propose deux choses : d'un côté, cerner l'idée que Tacite, homme d'État s'en fait ; de l'autre, essayer de mieux appréhender sa conception de l'Histoire au moment où il décide de se lancer dans la carrière d'historien de l'Empire. D. Sailor (« Youth and rejuvenation in Tacitus' *Agricola* and *Dialogus* », p. 101-113) montre l'importance aussi bien dans l'*Agricola* que dans le *Dialogue des orateurs* du thème de la jeunesse et du « rajeunissement », et ce tant à propos de Tacite lui-même que de la société romaine après les quinze années de la dictature de Domitien. L'article suivant, dû à R. Cytermann (« Éloquence et régimes politiques dans le *Dialogue des orateurs* », p. 115-129), se focalise sur le seul *Dialogus* ; son auteur met en évidence la concomitance qui existe entre le changement de régime République / Empire et le point de non-retour atteint par l'éloquence, « même si subsistent certaines traces de la puissance oratoire » (p. 128). Ce même *Dialogue des orateurs* fait également l'objet de la dernière contribution de la deuxième grande partie (« The boldness of Maternus' first speech (*D.*, 11-13) », p. 131-145) ; T. Joseph s'y livre à un commentaire suivi du premier discours d'un des quatre participants au dialogue, Curiatius Maternus, avant de conclure qu'il s'agit là d'un exemple de l'audace stylistique tacitéenne qui nous invite à considérer cette audace comme « an alternative to boldness of the political kind » (p. 145).

La troisième et dernière partie offre quelques « Confrontations ponctuelles entre *opera minora* et *opera maiora* » (p. 147-200). I. Cogitore (« De l'*Agricola* aux *Annales* : une préfiguration de Germanicus dans le portrait d'Agricola ? », p. 149-162) compare le portrait d'Agricola avec celui de Germanicus ; après avoir passé en revue les ressemblances et les différences des deux figures, son étude aboutit à une double conclusion : si la différence de ton est liée à une différence de

nature entre les deux œuvres elle l'est plus encore au changement des conditions de l'écriture ; il convient de suivre non pas le chemin qui mène de l'*Agricola* aux *Annales*, mais celui qui mène de l'opuscule, composé au moment de la mise en place de la dynastie antonine, à l'époque où l'historien écrit les *Annale*s et s'interroge sur le devenir des libertés et l'évolution des dynasties. La confrontation entre l'*Agricola* et les *Annale*s occupe également les auteurs des deux contributions suivantes. Celle d'O. Devillers (« Rome et les provinces. Analogies, transferts, interactions dans l'*Agrico*la et dans les *Annales* », p. 163-174) démontre que les analogies et transferts qui, dans l'*Agricola*, se dégagent de la comparaison établie entre un certain nombre de relations de pouvoir observées en Bretagne avec la situation intérieure romaine, sont repris ou adaptés dans les *Annales* à propos des relations de pouvoir dans les provinces et à Rome. E. O'Gorman (« A barbarian is being spoken », p. 175-184) analyse pour sa part le discours de Calgacus dans l'*Agricola* à la lumière de celui que Tacite attribue à au roi breton Caratacus dans les *Annale*s ; elle montre comment les propos fictifs des deux chefs barbares ont parfaitement intégré le système idéologique romain et illustrent le balancement continuel « inside / outside » déjà relevé précédemment. Enfin, la dernière contribution, signée par R. Ash (« Act like a German ! Tacitus *Germania* and national characterisation in the historical works », p. 185-200), porte sur les tribus qui figurent dans la *Germanie*, incontestablement parente pauvre du volume ; la savante britannique confronte leur image avec celles qui apparaissent dans les *Histoires* et les *Annales* et, au terme de son étude, arrive à la conclusion que la publication de la *Germani*e en 98 fut un phénomène culturel curieux « bringing back to life (to some extent) the anachronistic image of the noble German barbarian in the collective Roman consciousness » (p. 199).

Le volume s'achève sur une riche bibliographie (p. 201-212) et un index des passages cités (p. 213-223). Au total donc un ouvrage qui rendra service aux spécialistes de Tacite — même si la *Germanie* n'a pas eu droit au même traitement que les autres opuscules — et, de manière générale, à tous ceux qui s'intéressent à l'historiographie romaine. Il a surtout le mérite de lancer de nouvelles pistes de recherche grâce à la diversité des contributions et de leurs auteurs, venus d'horizons fort différents.

Martine Chassignet.

Olivier Devillers (dir.), *Autour de Pline le Jeune. En hommage à Nicole Méthy* (Collection « Scripta Antiqua », n° 74) : Bordeaux, Ausonius, 2015, 321 pages.

À Nicole Méthy on doit une importante contribution à la connaissance de Pline le Jeune, d'abord grâce à l'ouvrage qu'elle lui a consacré en 2007 (*Les Lettres de Pline le Jeune. Une représentation de l'homme*), puis par sa collaboration à l'édition Zehnacker des *Lettres* dans la CUF. On ne s'étonnera donc pas que cet hommage, recueil de vingt articles, soit organisé autour de l'auteur de prédilection de sa destinataire. Cependant, comme c'est aussi le cas des travaux de N. Méthy elle-même, il ne se restreint pas au seul Pline et s'élargit à l'ambiance idéologique et artistique à la charnière des I^er^ et II^e^ s. ap. J.-C. L'une de ses originalités est de proposer quatre articles de N. Méthy elle-même, l'un inédit et trois autres plus anciens. Cela n'est pas habituel dans les volumes d'hommages, censés s'élaborer à l'insu du dédicataire, qui feindra le moment venu la surprise émerveillée. Mais ici on se réjouit que cette fiction n'ait pas été respectée et que l'on puisse désormais

accéder commodément à des articles qui étaient devenus d'accès malaisé. Comme il n'est pas possible, dans le cadre restreint de cette recension, de donner un compte rendu individuel de chacune des contributions — toutes de grande qualité — on se contentera de les évoquer rapidement par leurs titres, qui sont suffisamment explicites et révélateurs de leur contenu, en les regroupant par commodité d'une façon différente de l'ordre adopté dans l'ouvrage. Citons d'abord les articles qui s'attachent à Pline lui-même pour mettre en évidence une composante de sa pensée ou de son écriture, ou bien encore un lien historique : ce sont ceux d'O. Devillers, « Néron selon Pline le Jeune : entre Pline l'Ancien, Tacite et Trajan » ; N. Boëls-Janssen, « L'image de la femme dans les *Lettres* de Pline le Jeune à la lumière de son environnement littéraire » ; H. Zehnacker, « Les mots grecs dans la Correspondance de Pline le Jeune avec l'empereur Trajan » ; G. Galimberti Biffino « 'Scrivere' il corpo o della salute e della malattia nell'epistolario di Plinio il Giovane » ; S. Stucchi, « Lutto, dolore et *dignitas* in Plinio il Giovane » ; Ch. Whitton, « Pliny on the precipice (*Ep*. 9.26) » (sur la notion d'audace et de danger dans le style oratoire, en relation avec la notion de sublime) ; E. Manoloraki, « Death and taxes : the *uicesima hereditatum* in Pliny's *Panegyricus* » ; P. González Conde, « El papel de la *gens Ulpia* durante el gobierno de Trajano : el *Panegírico* de Plinio y otras fuentes documentales ». À cela on peut ajouter l'article inédit de N. Méthy, qui, même s'il ne porte pas sur la personne de Pline à proprement parler, s'attache au livre X de sa correspondance, « L'*Optimus Princeps* : idéal et réalité. Les lettres de Trajan à Pline le Jeune ». Un autre groupe d'articles étudie les rapports entre Pline et d'autres écrivains grecs et latins : S. Tzounakas, « Pliny as the Roman Demosthenes » ; A. Billault, « L'image de Dion Chrysostome dans la correspondance de Pline le Jeune (*Ep*. 10.81-82) » ; L. Deschamps, « M. Terentius Varro vu par Pline le Jeune » ; I. Marchesi, « The unbalanced dinner between Martial and Pliny ; one *Topos* in two genres » ; M. Neger, « Pliny's Martial and Martial's Pliny : the intertextual dialogue between the *Letters* and the *Epigrams* » ; S. Benoist, « Pline le Jeune et Fronton, deux protagonistes d'un discours impérial en actes ». Enfin, quatre études s'attachent à l'environnement idéologique et culturel de Pline le Jeune. Ce sont d'abord les trois articles republiés de N. Méthy elle-même : « Magie, religion et botanique. À propos de la formule *herbae felicitas* dans un passage de Pline l'Ancien » ; « Le patriotisme des auteurs africains de langue latine au IIe siècle p. C. » ; « Vainqueur et vaincu dans la pensée des empereurs romains de l'époque antonine », auxquels s'ajoute l'étude de B. Rochette sur « Suétone et le bilinguisme des Julio-Claudiens ». Un dernier article enfin, de G. Flamerie de Lachapelle, « Jules Janin et Pline le Jeune », donne un exemple de la survie de Pline au XIXe s. Cette énumération aura suffi à montrer la diversité des auteurs qui ont participé à cet hommage et la multiplicité de leurs compétences ; ce qu'elle n'a pu révéler en revanche mais que nous pouvons assurer, c'est la qualité de tous ces articles, d'où résulte un ouvrage qui servira utilement la connaissance tant de Pline lui-même que de son milieu historique, culturel et littéraire. Le livre s'achève par plusieurs annexes : une liste des publications de N. Méthy ; une longue bibliographie générale, qui donne un panorama de l'état des études pliniennes, plus commode que ne l'auraient été des bibliographies dispersées dans les divers articles ; et deux *indices*, l'un des passages de Pline, l'autre des noms propres antiques. Ces *indices* seront des outils précieux, et l'on doit être reconnaissant à l'éditeur, O. Devillers, et à ses collaborateurs de n'avoir pas reculé devant le travail fastidieux qui a été nécessaire pour les établir.

Mireille Armisen-Marchetti.

Ilaria Marchesi (dir.), *Pliny the Book-Maker : Betting on Posterity in the* Epistles : Oxford, Oxford University Press, 2015, 278 pages.

Les études pliniennes connaissent, depuis maintenant près d'une quinzaine d'années, un salutaire renouveau. À la fois quantitatif et qualitatif, celui-ci se traduit par une nette augmentation des travaux publiés, en même temps qu'il se caractérise par une orientation nouvelle de la recherche. D'historique ou sociale, la perspective devient essentiellement esthétique et l'œuvre, surtout épistolaire, de Pline le Jeune moins un simple recueil de sources qu'un texte pleinement littéraire. Et c'est dans cette tendance, à laquelle il est destiné à apporter une contribution significative, que s'inscrit explicitement (p. 4) ce nouveau livre.

Il s'agit non, comme pourrait le suggérer son titre, d'une monographie, mais d'un travail collectif, complété par une abondante bibliographie et deux index. Il se compose d'une présentation générale d'une douzaine de pages (appelée « introduction »), qui en précise la genèse, le but et le contenu, et de cinq études (appelées « chapitres »), issues d'exposés présentés lors d'une journée de réflexion organisée en octobre 2010 à la Brown University. De longueur inégale (entre 29 et 95 pages) et rédigées exclusivement en langue anglaise, celles-ci émanent de quelques-uns des meilleurs spécialistes actuels des lettres de Pline.

John Bodel (« The publication of Pliny's letters », p. 13-109) cherche à dépasser une vision qualifiée de « conventionnelle » (p. 57), du corpus plinien tenu pour une collection de lettres sans ordre déterminé, et s'attache à rechercher les indices divers (place des épîtres, correspondances multiples dans le fond comme dans la forme, récurrence des destinataires...) qui autorisent à voir dans ce corpus un ensemble au contraire cohérent et unitaire, conçu comme tel dès l'origine par son auteur et publié par lui, ainsi que les différentes phases de son édition. Dans sa contribution, écrite sous forme de sept lettres personnelles apparemment adressées à d'autres spécialistes « pliniens », Christopher Whitton (« Grand designs : unrolling *Epistles* 2 », p. 109-143) précise la place du livre II dans le recueil avant d'en souligner une savante et scrupuleuse organisation, qui le rapproche, tant dans sa totalité que dans le détail, des textes d'une œuvre poétique. L'étude suivante (« Pliny Book 8 : two viewpoints and the pedestrian reader », p. 144-184) a pour objet le huitième livre, qui, selon Ruth Morello, apparaît comme une réflexion personnelle sur une thématique restreinte en même temps qu'un programme didactique destiné à apprendre au lecteur le meilleur choix moral à opérer dans des situations délicates. Pour Roy Gibson (« Not dark yet... : reading to the end of Pliny's nine-book collection », p. 185-222), le livre IX est un correctif apporté au livre I, témoignant d'une part d'un pessimisme croissant, de l'autre de la volonté de composer et de faire paraître une œuvre d'art achevée. C'est, pour finir, cet aspect artistique que privilégie Ilaria Marchesi (« Uncluttered spaces, unlittered texts : Pliny's villas as editorial places », p. 223-251), qui met plus précisément en évidence une analogie entre les célèbres descriptions de villas et un discours sur la création littéraire, l'absence de mention de meubles et autres objets de la vie quotidienne dans les premières étant en quelque sorte le reflet du classicisme plinien et d'un souci, qui distingue Pline d'autres auteurs tels que Martial, d'occulter les aspects matériels de la production d'une œuvre.

L'ensemble se caractérise par une extrême cohérence, soulignée dès l'abord par la précision du titre, plus profondément par la fréquence de références mutuelles et une volonté affirmée par chacun des contributeurs de se rattacher au premier d'entre eux. L'étude initiale constitue en effet le point de départ de l'ouvrage en même temps que son fil directeur. Car John Bodel y établit la thèse (résumée plus haut) que ses successeurs ont pour dessein de corroborer ou d'illustrer par l'analyse de groupes de

textes ou de textes isolés tirés de la correspondance privée de Pline, contenue dans les neuf premiers livres (le dixième est délibérément exclu). Au total, Pline est bien un « book-maker », au sens premier du terme, un « faiseur de livres », non un simple expéditeur de lettres. Cependant, les indices significatifs n'étant pas immédiatement donnés et explicitement soulignés, et leur découverte laissée au lecteur, le lecteur contemporain mais surtout la postérité, Pline est aussi un « book-maker » au sens courant du terme, un parieur, puisque la référence à une postérité, par définition inconnue et idéale, relève du pari.

Concourant au même but, les différentes contributions ont aussi des caractéristiques communes. Et nombre de celles-ci sont indéniablement positives. Force est en particulier de reconnaître l'abondance de la documentation et une attention minutieuse portée à la littéralité des textes qui aboutit à des analyses originales et souvent subtiles. Malheureusement, cette subtilité peut se traduire par une obscurité formelle qui rend la lecture malaisée et conduit souvent à des interprétations d'une ingéniosité excessive (p. 99 *sq*. la comparaison entre Pline et Maximus...), clairement forcées (p. 214 *sq*. l'examen de la lettre 8.4 ; le programme didactique qui serait celui de Pline...) ou simplement gratuites (la reconstruction chronologique proposée dans la première étude).

Au-delà de ces quelques remarques, c'est, plus profondément, sur la thèse fondamentale de l'ouvrage qu'il est permis de s'interroger. John Bodel lui-même, apparemment conscient de sa relative fragilité, l'expose avec une grande prudence, se contentant de suggérer des « possibilités » ou des « hypothèses » (les termes sont employés à maintes reprises p. 60-66) dont il admet le caractère « spéculatif » et, par là, incertain (p. 103). Les preuves semblent d'ailleurs fragiles. La place d'une lettre est-elle toujours le résultat d'une volonté délibérée ou d'un calcul, et le hasard ne peut-il jouer un rôle, quand l'épistolier lui-même, dans une première lettre qu'il est de bon ton de ne pas croire, en fait un principe de composition ? D'autre part, des corrélations, même nombreuses, ne sont-elles pas, au moins pour nombre d'entre elles, explicables autrement qu'elles sont ici expliquées ? et n'étaient-elles pas inévitables dans des textes rédigés par un même auteur, sur des sujets souvent analogues, durant une période plutôt restreinte ? Des mêmes constatations, le lecteur de Pline pouvait tirer d'autres conclusions, à condition, toutefois, d'avoir un autre but et, de la correspondance plinienne, une vision plus traditionnelle. L'une et l'autre, d'ailleurs, ne s'excluent pas. Et le présent ouvrage, qui au demeurant compte fort peu de défauts matériels, hormis quelques coquilles sans importance et un certain flottement entre l'usage des graphies *u* et *v* dans les textes latins, a le mérite, par les analyses littéraires qu'il contient, de suggérer ou de révéler la richesse et la complexité du texte plinien, plus grandes qu'on ne l'a longtemps cru et, par ses aspects novateurs, de constituer, pour la pensée ultérieure, un utile stimulant et, pour la recherche, l'indication d'une direction nouvelle.

Nicole Méthy.

Kai Brodersen (dir.), *Solinus: News Studie*s : Heidelberg, Verlag Antike, 2014, 224 pages.

Ce livre est essentiellement un recueil de onze articles, issus d'un colloque tenu à l'Université d'Erfurt en 2013. Ils portent sur les *Collectanea rerum memorabilium* et sur le *Polyhistor*, étant désormais admis que le second consiste en une réédition un peu modifiée, mais antique, des premiers. On trouve en position initiale la lettre de dédicace rédigée par Solin, dans sa langue initiale puis traduite en

anglais. Viennent ensuite les articles. — Zweder von Martels consacre essentiellement le sien à un rappel de l'abondante utilisation de Solin au XVI^e^ siècle, puis à une approche de la rhétorique de Solin, à partir de sa lettre à Adventus, enfin à la datation de l'œuvre, pour laquelle il préfère la partie centrale du IV^e^ siècle. — Barbara Pavlock perçoit dans la lettre de dédicace une présence de la métaphore du voyage, qui y aurait été utilisée à plusieurs reprises, mais il faut convenir que les expressions où elle indique l'avoir décelée n'évoquent le plus souvent cette notion que de façon lointaine, et même discutable. — Arwen Apps, examinant les sources de Solin, constate de nombreuses mentions d'*auctores*, en même temps que l'absence de référence aux auteurs le plus souvent mis à contribution, en premier lieu Pline l'Ancien, et ensuite Pomponius Méla. Il remarque une reprise fréquente de ces mentions d'*auctores* à partir de Pline, mais aussi l'absence de celles qui figurent dans certains passages utilisés, et la présence d'autres qui n'en proviennent pas. Il conclut que ces mentions ne sont pas toujours strictement nécessaires, mais se montrent parfois plutôt ornementales et peuvent à l'occasion servir à dégager la responsabilité de Solin s'il se sent contraint d'insérer des données avec lesquelles il se trouve en désaccord. — Tom Hillard procède ensuite à l'étude de la prosopographie telle qu'elle se rencontre chez Pline et Solin. Il reprend, dans ce domaine particulier, la question des indications fournies par le second, mais absentes chez le premier. Pour lui, ces compléments démontreraient une dépendance moins étroite de Solin par rapport à Pline que ce qui est couramment supposé, opinion que partage l'auteur de ces lignes. — Tom Hillard suppose également qu'il a pratiqué la prise de notes lors de lectures, à la manière de Pline, et aussi eu recours à une source antérieure à Pline et à Méla. On ajoutera qu'il faut penser aussi à Suétone et à d'autres auteurs, difficiles voire impossibles à identifier dans la mesure où leur œuvre a en grande partie ou totalement disparu.

Frank E. Romer se concentre sur la partie de l'œuvre consacrée à Rome. À partir de l'absence d'indications qui lui paraissent importantes, comme celle de Rémus dans le récit de la fondation de la Ville, il propose une hypothèse concernant la méthode employée par l'auteur, qui consisterait à lancer un défi au lecteur, celui de faire appel à des connaissances antérieurement acquises, voyant dans les *Collectanea*, d'après une interprétation personnelle de l'expression *fermentum cognitionis* employée par Solin, un aide-mémoire, opinion que ne partage pas l'auteur de ces lignes, pour qui cette expression définit plutôt un ouvrage conçu pour encourager les lecteurs à approfondir, grâce à d'autres livres, les connaissances qui s'y trouvent brièvement exposées. — Dans les pages qui suivent, Francisco Javier Fernández Nieto, auteur d'une excellente édition espagnole récente des *Collectanea*, consacre son article à une adjonction effectuée par Solin par rapport à Pline, qui lui fait citer à juste titre l'île de Cos, près d'Halicarnasse, là où Pline mentionnait celle de Céos, proche de l'Eubée. Solin rattache en outre à l'île asiatique, sous l'autorité de Varron, une production textile que Pline attribuait à Céos. Pour l'auteur de l'article, Solin aurait eu sous les yeux le texte du Réatin, mais il faut penser aussi à l'éventualité qu'il ait disposé de celui d'un autre écrivain citant lui aussi ce passage de Varron. — Caroline Belanger expose et soutient ensuite la supposition que les Macrobiens d'Éthiopie, dans la description de Solin, seraient en fait les habitants d'*Axum*, en Éthiopie du nord : il en aurait fourni une image optimisée en les désignant ainsi, dans le désir de les parer, parce qu'ils bénéficiaient d'une bonne réputation aux yeux des Romains, des qualités reconnues aux Macrobiens, le seul peuple de cette région considéré comme civilisé. — David Paniagua réexamine l'ancienne hypothèse, notamment présente au XVI^e^ siècle chez le franciscain Johannes Camers, selon laquelle Ambroise et Jérôme auraient utilisé Solin. Il expose les arguments qui s'y opposent et conclut qu'Augustin doit être considéré comme le premier auteur chrétien à l'avoir fait.

Mais peut-être aurait-il été plus prudent d'envisager la possibilité de quelques autres auteurs, dont l'œuvre s'est perdue.

Karin Schlapbach part de l'indication, contenue dans la lettre à Adventus, selon laquelle Solin a introduit certains éléments dans son ouvrage par crainte de paraître négligent en les passant sous silence. Il travaille sur le livre XVI de la *Cité de Dieu*, où Augustin présente une liste de peuples monstrueux, compilée à partir d'éléments pris notamment chez Pline et Solin, et plus généralement dans des ouvrages qualifiés de *curiosiores historiae*. Or l'évêque d'Hippone applique en d'autres endroits une connotation négative au terme de *curiosus*, ce qui révèle de sa part, en même temps que le sentiment d'une nécessité d'utiliser ces livres comme source, un jugement défavorable à leur égard : selon lui ils apporteraient des notions inutiles, et le désir de les connaître serait moralement blâmable. — Félix Racine étudie pour sa part la présence de Solin chez Martianus Capella et Priscien. Il expose que le premier, dans son *Mariage*, utilise Solin comme source principale et directe en ce qui concerne les régions orientales, et que Priscien l'a mis à contribution dans l'*Institutio*, mais surtout dans la *Périégèse*. À partir de ce que nous savons sur l'instruction géographique dans les écoles romaines tardives, il observe que l'ouvrage de Solin, même s'il n'est pas un manuel scolaire, correspond dans sa structure à la méthode de cet enseignement, ce qui peut expliquer son utilisation par ces deux auteurs. — Enfin, Paul Dover consacre ses pages à Heinrich Bullinger, un humaniste suisse du XVI^e^ siècle, dont l'intérêt pour Solin se mesure à l'examen de son exemplaire personnel, qu'il a enrichi de nombreuses notes, ces dernières portant presque toutes sur la substance et la langue. — Ces contributions sont suivies d'un sommaire détaillé de l'ouvrage de Solin et d'une liste révisée des nombreux manuscrits qui nous l'ont transmis, puis d'une postface de Kai Brodersen, qui y souligne un changement récent d'attitude à l'égard de cet auteur, à mesure que son intérêt était reconnu. Le livre se termine par une bibliographie de plusieurs centaines de titres.

*Solinus : News Studie*s réunit un ensemble de contributions de qualité, apportant des regards nouveaux sur les *Collectanea rerum memorabilium* ainsi que sur leur seconde édition, le *Polyhistor*. Le volume propose des études originales, quoique offrant parfois des éléments qui peineront à emporter l'adhésion du lecteur. Il témoigne d'un intérêt renouvelé de la recherche à l'égard de Solin, à qui justice se trouve enfin rendue après de nombreux siècles.

Robert Bedon.

Fabio Gasti & Marino Neri (dir.), *Agostino a scuola : letteratura e didattica*. Atti della Giornata di studio di Pavia (13 novembre 2008) [Collection « Testi e studi di cultura classica », n° 43] : Pisa, Edizioni ETS, 2009, 191 pages.

Le présent volume rassemble huit communications consacrées aux liens entre Augustin et l'école, prononcées lors d'une journée d'étude qui s'est tenue à l'Université de Pavie, en 2008, à la date anniversaire de la naissance d'Augustin. Deux questions distinctes sont ici posées : d'une part, quelle est la place et l'influence de la formation classique pour Augustin ; d'autre part comment intégrer ses œuvres dans les programmes de l'enseignement du secondaire en Italie.

Dans la première partie de l'ouvrage, Paola Francesca Moretti (« Agostino e la scuola : l'*utilitas* della formazione scolastica e la prosa delle *Confessiones* », p. 19-55) revient sur le récit très critique que fait Augustin de ses années d'école et rappelle le rôle qu'il assigne à la culture classique dans des *Retractationes* (I, 6), puis dans le *De doctrina christiana*. Afin, cependant, de mettre en évidence

l'influence de sa formation rhétorique sur le style des *Confessions*, elle relève, dans certaines remarques du *De dialectica*, l'intérêt d'Augustin pour l'étymologie et l'aspect phonique de la langue, tout en cherchant à retrouver des traces de ce goût dans le style des *Confessions*. Elle montre donc l'influence de l'école sur le style même des *Confessions*. On peut regretter que le *De dialectica*, œuvre dont l'authenticité augustinienne a été — et est parfois toujours — remise en cause, ne soit que trop rapidement présenté. Dans la troisième partie de l'article, l'auteur propose une longue suite de commentaires stylistiques de plus de quarante passages des *Confessions*. On peut souligner la précision des analyses à partir du *De dialectica*, alors que souvent le style des *Confessions* est rapproché de l'écriture biblique, en particulier psalmique. Mais on peut regretter le manque d'analyses plus générales. Cet article permet de mettre en valeur les ouvrages scolaires comme le *De dialectica*, il permet aussi de souligner l'importance de la culture rhétorique, scolaire, de son époque, sur des œuvres comme les *Confessions*. Le lien avec les pratiques scolaires, comme les déclamations, pourrait être davantage étudié à l'avenir et être étendu à l'ensemble de l'œuvre d'Augustin. — Domenico Devoti (« Agostino fondatore di una retorica cristiana », p. 57-77) étudie comment Augustin invente une nouvelle rhétorique chrétienne, après sa conversion, à partir du *De doctrina christiana* et du *De catechizandis rudibus*. Il souligne l'originalité et la complexité de l'entreprise d'Augustin. Le propos reste très général et l'auteur s'appuie très peu sur la bibliographie existante, massive. On peut regretter qu'il se soit concentré sur les remarques théoriques relatives à la rhétorique chrétienne plutôt que sur son application dans les sermons par exemple ; ce qui a été nettement moins étudié en détail. — Fabio Gasti (« *Parturitio nouae uitae* : raccontare la conversione (Aug. *Conf.* VIII e due lettere) », p. 79-102) s'intéresse lui aussi à la dimension littéraire des *Confessions*. Il donne un commentaire littéraire du livre VIII en le centrant sur les différents *exempla* présents dans ce livre : Simplicianus, Marius Victorinus, Ponticianus. Les lettres 3 et 4 de Paulin de Nole viennent compléter le *corpus* de cette riche étude. La contribution est intéressante et neuve ; elle permet — ce que ne fait cependant pas assez l'auteur — de souligner comment Augustin reprend le but de la biographie antique, tel qu'il est décrit dans la *Vie d'Agricola* par exemple et sera repris ensuite dans la *Vie de Martin* de Sulpice Sévère : la création d'un *exemplum*, dans un cadre autobiographique. À la p. 85, l'auteur évoque l'importance de la figure d'Antoine, mais ne souligne pas qu'il s'agit d'un fil conducteur du livre VIII, puisqu'on trouve la mention du Père du désert dans la conversion des amis de Ponticianus, mais aussi dans celle d'Augustin. De même, l'auteur aurait pu étudier en quoi les différents *exempla* annonçaient la conversion d'Augustin, et en quoi ces différents *exempla* se distinguent les uns des autres et se complètent. — Sergio Audano (« Agostino tra Bruto, Livio e Virgilio (*civ*. 3, 16 ; 5, 18) : un possibile tirannicidio cristiano ? », p. 103-153) commente et met en perspective la lecture que fait Augustin de la figure du premier Brutus et de l'épisode de fondation de la République. Il compare le livre VI de l'*Énéide*, le récit de Tite Live et l'interprétation augustinienne de la *Cité de Dieu*. Pour conclure son article, l'auteur étudie la postérité de ce passage d'Augustin chez différents auteurs du Moyen Âge et de la Renaissance.

Dans la seconde partie, consacrée aux propositions d'enseignants du secondaire et à leur expérience, Anna Tura (« Lessico dell'"io" e lessico di Dio in Agostino », p. 155-163) présente les résultats de l'intégration des *Confessions* à un parcours sur le lexique de l'âme et du corps chez Homère, Platon, Virgile et Sénèque. — Sabina Depaoli (« Filosofia e latino : percorso interdiscipliniare », p. 165-171) présente de façon large et trop générale les principales caractéristiques de la pensée philosophique d'Augustin. — Martino Menghi (« Agostino a scuola : un confronto tra Agostino e Seneca *saepe noster* », p. 173-176) souligne la nouveauté de la pensée

d'Augustin en la confrontant à celle de Sénèque au sujet du bien, de la grâce et du temps. On se demande pourquoi Augustin est comparé à Sénèque plus qu'à un autre philosophe. — Enfin, Gianluca VANDONE (« Per una didattica agostiniana », p. 177-182) offre un parcours de lecture d'Augustin suivant deux lignes directrices : l'influence de la culture classique et chrétienne sur ses écrits d'une part, l'importance de son héritage philosophique et théologique d'autre part. L'auteur associe à cela trois textes d'étude dont l'un (*De doctrina christiana* 2, 40, 60-61) est analysé à titre d'exemple (l'étude de *Confessions*, VI, 6, 9-10 et du *De beata uita* est esquissée en cinq lignes). Ces différents articles, souvent très courts, s'ils ne sont pas proprement originaux, tant ils reposent sur une bibliographie préexistante importante (qui n'est cependant pas toujours citée) offrent une réflexion didactique et pédagogique intéressante, qui pourrait être développée davantage. Ces études pourraient en effet donner des idées aux enseignants du secondaire, voire du supérieur, en France, pour parler d'Augustin en cours, même si le cadre de l'enseignement du latin est assez différent en France et en Italie.

Mickaël RIBREAU.

Marie-Pierre BUSSIÈRES (dir.), *La littérature des questions et réponses dans l'Antiquité profane et chrétienne : de l'enseignement à l'exégèse.* Actes du séminaire sur le genre des questions et réponses tenu à Ottawa les 27 et 28 septembre 2009 (Collection « Instrumenta Patristica et Mediaeualia, Research on the Inheritance of Early and Medieval Christianity », n° 64) : Turnhout, Brepols, 2013, 314 pages.

Cet ouvrage, comme l'explique M.-P. BUSSIÈRES dans sa Préface (« De l'enseignement à l'exégèse et à rebours », p. V-VII) est la deuxième étape d'une série de rencontres sur « la littérature des questions et réponses dans l'Antiquité : les Actes de la première rencontre, tenue à Utrecht en 2003, ont paru à Louvain en 2004 (A. VOLGERS et C. ZAMAGNI [dir.], *Erotapocriseis. Early Christian Question-and-Answer Literature in Context*) ; « un troisième atelier » a « eu lieu, cette fois dans le cadre de la 16th International Conference on Patristic Studies à Oxford en 2011 ».

Le volume franco-anglais, édité avec soin par M.-P. BUSSIÈRES, se compose de cinq parties suivant un ordre globalement logique : 1) « La littérature apocryphe et l'échange éducatif » (p. 1-61) ; 2) « La figure du Maître » (p. 63-89) ; 3) « Transformations et réécritures » (p. 91-150) ; 4) « Les *quaestiones* du IVe au Ve siècle » (p. 151-268) ; 5) « Postérité » (p. 269-305). Toutes les contributions s'achèvent par un double résumé en français et en anglais. Le volume est clos par de précieux *indices* (*index rerum* et *index personarum*). Il est dommage qu'il n'y ait pas de bibliographie générale, récapitulant au moins les principaux travaux ayant déjà contribué aux recherches sur la littérature des questions et réponses.

Les trois contributions de la première partie (V. K. ROBBINS, « Questions and answers in *Gospel of Thomas* », p. 3-36 ; M. KALER, « Just how close are the gnostic revelation dialogues to *erotapocriseis* literature, anyway ? », p. 37-49 ; T. PETTIPIECE, « Coptic answers to manichaean questions : the erotapokritic nature of the *Kephalaia* », p. 51-61) s'attachent méticuleusement à la forme, à l'écriture et au contenu des œuvres étudiées : *topoi* sur lesquels se concentrent les *logia* de l'*Évangile de Thomas*, liens trop rapidement faits entre dialogues de révélation gnostique et genre des *erotapokriseis*, similitudes nombreuses entre les *Kephalaia* manichéens et le genre érotapocritique, en particulier s'ils visent à expliquer les ambiguïtés dans la tradition canonique manichéenne. Ces deux dernières contributions insistent déjà

sur l'élasticité, sinon la porosité du genre des questions et réponses et la difficulté à classer ou non certaines œuvres dans cette catégorie.

Récurrente, cette difficulté est à nouveau évoquée dans la deuxième partie, surtout dans l'exposé de R. M. Edwards (« The rhetoric of authority. The nature of revelation in the *First Apocalypse of James* », p. 65-79), qui classe plus volontiers la *Première Apocalypse de Jacques* parmi les apocalypses gnostiques qu'il ne l'associe au genre des *erotapokriseis.* Fondée sur l'examen de l'*Ars rhetorica* de Consultatus Fortunatianus (IV^e^ s.) et la *Disputatio de rhetorica et de uirtutibus* d'Alcuin (VIII^e^ s.), l'étude de Ph. Fleury (« La question rhétorique : exploration d'un genre didactique chez les *Rhetores latini minores*, p. 81-89) montre que ces deux traités de rhétorique suivent, certes, l'autorité des *Partitiones* de Cicéron, mais s'en démarquent : « Les trois traités ont en commun d'explorer chacun à leur époque, une vision nouvelle, voire une vision déviante de l'orateur. Cicéron […] traitait de façon abstraite du pouvoir de l'orateur ; Alcuin replaçait l'orateur dans sa fonction de conseiller du Prince. Fortunatianus, en insistant sur le *ductus*, transforme la nature de l'orateur » (p. 88).

Avec les contributions de P. Piovanelli (« Entre oralité et (ré)écriture : le modèle des *erotapocriseis* dans les dialogues apocryphes de Nag Hammadi », p. 93-103), M.-P. Bussières (« Le genre des questions et réponses encourageait-il à l'autocorrection ? L'exemple des réécritures dans les *Questions* de l'Ambrosiaster, p. 106-120) et de C. Macé (« Les *Quaestiones ad Antiochum ducem* d'un Pseudo-Athanase. Un état de la question. », p. 121-150), la troisième partie se focalise sur les « Transformations et réécritures ». La nature même des dialogues apocryphes, selon P. Piovanelli, laisse « entrevoir l'existence de cercles catéchétiques où l'initiation aux mystères chrétiens passait aussi par des échanges de questions et réponses entre le maître et les disciples, voire par des performances actualisées des enseignements du Maître par excellence » (p. 102). Concernant les *Questions* de l'Ambrosiaster, M.-P. Bussières s'attache à leur visée essentiellement pédagogique en montrant que « la collection des 150 questions serait destinée aux catéchètes, la collection de 127 chapitres à leurs professeurs » (p. 117). L'analyse très précise de C. Macé montre l'intérêt des *Quaestiones* qu'elle étudie et la nécessité d'en donner une édition scientifique sûre, avant de prolonger l'étude de leur relation avec les *Questions et réponses* d'Anastase le Sinaïte.

La quatrième partie s'attache aux œuvres d'Eusèbe de Césarée (R. Bhola, « Dating Eusebius' *Quaestiones ad Stephanum* », p. 153-176), de Théodoret de Cyr (J.-N. Guinot, « Les *Questions sur l'Octateuque et les Règnes* de Théodoret de Cyr : œuvre originale ou simple compilation ? », p. 177-214 ; J. F. Petruccione, « The audience of Theodoret's *Questions on the Octateuch*, p. 215-239) et, plus généralement, à l'ensemble des œuvres pouvant entrer dans la catégorie des Questions et Réponses (C. Zamagni, « Is the Question-and-Answer literary genre in early christian literature a homogeneous group ? », p. 241-268). En examinant à nouveau les rapports entre les *Quaestiones* et la *Démonstration Évangélique* d'Eusèbe, R. Bhola, après une démonstration convaincante, propose de dater les *Quaestiones* « *de* ou *autour de* 314 » (p. 176). Complémentaires, les deux contributions sur Théodoret, montrent la visée des *Quaestiones* : « apporter, selon J.-N. Guinot, une solution à une série de lieux difficiles du texte » (p. 211), « délivrer un enseignement moral » (p. 212), mais surtout « avec les *Quaestiones* de Philon au I^er^ siècle et celles de Théodoret au V^e^, nous avons la chance de tenir les deux bouts d'une chaîne, dont les autres maillons ont été en grande partie brisés : ceux-là sont donc particulièrement précieux pour la connaissance de ce genre littéraire particulier » (p. 212). D'autre part, ajoute J. F. Petruccione, « les *Quaestiones* étaient probablement issues de discours catéchétiques ou de sermons destinés à un public surtout composé de laïcs qui ne faisaient pas partie de l'élite » (p. 239). La dernière contribution de cette

partie balaie la littérature des questions et réponses avec Philon d'Alexandrie, Eusèbe de Césarée, l'Ambrosiaster, Jérôme, Augustin, Eucher de Lyon, le Pseudo-Justin (et autres traités anonymes du Ve s.), Théodoret de Cyr, Hésychius de Jérusalem. Puis C. Zamagni s'interroge sur la façon de comprendre ce genre littéraire aux IVe et Ve siècles et livre quelques réflexions sur le genre classique. L'analyse de toutes ces œuvres prouve la variété du « genre littéraire ». Et C. Zamagni de noter, après les opinions de A. Volgers et de H. Dörries : « Donc, si les Questions latines ne s'appuient pas réellement sur le même procédé simple et commun des Questions grecques, nous devrions peut-être […] exclure les Questions de Jérôme et la majeure partie de celles d'Augustin de ce genre littéraire » (p. 263).

Enfin, la dernière partie envisage la « postérité » du genre des questions et réponses, avec les contributions de Y. Papadogiannakis (« Didactiscism, exegesis, and polemics in Pseudo-Kaisarios's *Erotapokriseis* », p. 271-289) et de T. S. Schmidt (« Jeux de réponses et programme didactique dans les *Commentaires* de Basile le Minime aux *Discours* de Grégoire de Nazianze », p. 291-305). Y. Papadogiannakis s'intéresse notamment aux « techniques pédagogiques du dialogue entre maître et élève » dans un recueil du Ve s. T. S. Schmidt, quant à lui, démontre que « Basile n'a pas nécessairement voulu donner une forme de question et réponse à telle ou telle scholie, mais il en a conservé la structure si sa source la lui fournissait », p. 303).

Érudit et passionnant, cet ouvrage soulève sans doute plus de questions qu'il ne propose de réponses permettant de définir le genre littéraire si varié des questions et réponses… De nouvelles analyses, notamment dans le domaine latin, permettront peut-être à l'avenir de préciser ce que sont les *Quaestiones* pour un Jérôme ou un Augustin.

Aline Canellis.

Philosophie

Présocratiques latins : Héraclite. Introd., trad. et commentaire par Carlos Lévy & Lucia Saudelli (Collection « Fragments ») : Paris, Les Belles Lettres, 2014, lxxii et 193 pages.

Ce livre est le premier recueil de tous les témoignages sur Héraclite conservés en latin, depuis les origines de la littérature latine jusqu'à l'époque de saint Augustin. Beaucoup de ces textes n'avaient pas été retenus par Diels-Kranz (*Die Fragmente der Vorsokratiker*, Berlin, 1951-1952[6]). Si la plupart figurent dans le recueil de S. N. Mouraviev (*Heraclitea*, II, A, Sankt Augustin, 1999-2002), une douzaine d'entre eux peuvent être considérés comme des « inédits » (p. xxxvi). En introduction, les auteurs commencent par rappeler les caractéristiques générales de la philosophie à Rome, puis font très clairement le point sur la délicate question de la doxographie. Ils étudient ensuite les structures de l'histoire de la philosophie chez les auteurs de langue latine et rappellent la place d'Héraclite dans la pensée et la littérature antiques. Dans la littérature latine figurent plusieurs anecdotes concernant Héraclite, notamment celle qui oppose les larmes de l'Éphésien au rire de Démocrite : attestée pour la première fois dans un fragment de Sotion, le maître de Sénèque (chez Stobée, 3, 20, 53), elle se retrouve chez Sénèque et chez Juvénal et connaîtra une immense fortune dans la peinture et la littérature européennes. Les auteurs latins citent parfois Héraclite en grec (ainsi Apulée, Aulu-Gelle, Censorinus), parfois en